L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. 3 mois, 8 fr. - 6 mois, 16 fr. - Un an, 30 fr. Prix de chaque No, 75 c .- La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

Nº 307, Vol. XII. - SAMEDI 13 JANVIER 1849. Bureaux: cue Richellen, 60.

Ab. pour les dép. - 3 mois, 9 fr. - 6 mois, 17 fr. - Un au, 32 fr. Ab. pour l'étranger, - 10 fr. -

Histoire de la semaine François Insch, empereur d'Autriche. — La Californie et sex techores, Redeverhe le les dons un course d'eux autrifere Pousaires des publieté es dans un fragment de partiz, lanvo, et nor, Cristaliantios d'er, Fragments de parti erroults pour l'en contensità de les — Gouristantios d'er, Fragments de parti erroults pour l'en contensità de les — California de la company de

Histoire de la semaine.

Qu'elle est lente à mourir! disent de l'Assemblée, comme Frédégonde l'a dit de Brunehaut, de nombreuses feuilles des départements et une grande partie de la majorité qui a porté M. Louis Bonaparte au fauteuil de la présidence. Lette impatience n'a rien de flatteur et elle s'exprime parfois en termes et en réflexions qui la rendent moins parlementaire encore. Mais la surdité qu'affecte la majorité de l'Assemblée, la façon dont elle s'etablit sur ses banes, les plans d'avenir infini qu'elle déroule, le parti pris enfin qu'elle affiche de passer le plus long bail possible, sur-excitent violemment le désir qu'éprouvent beaucoup de citoyens de disposer de nouveau du mandat qu'ils ont donné le 23 avril dernier. Disons-le : il y a dans le sentiment des electeurs ainsi impressionnés un besoin de nouveauté que le malaise explique, mais qua aussi augmente le malaise. On appelle de ses vœux aujourd hui l'élection d'une Assemblée législative, comme on voyait il y a neuf mois le salut du pays dans la réunion de l'Assemblée constituante. Le 4 mai est venu, et l'on s'est dit : Nous serons tranquilles et heoreux quand nous aurons une constitution. La constitution s'est faite, et l'on a ajourné sa satisfaction à l'élection du président, qui devait clore la révolution et couronner l'édifice nouveau. Une majorité inespérée, one quasi-una-imité a porte l'éla du pays à la présidence de la République. Le but ést-il atteint? Le mirage at-il cessé? Cette course de juif errant at-t-elle trouvé son terme? Non. Notre bonheur est encore renvoyé, nous dit-on, à la réunion de la première Assemblée législative. L'esprit d'instabilité et de changement nous conduit, nous posse; il nous entraine sans cesse à la nouveauté. Puissions-nous ne pas rencontrer fanarchie!

sans cesse à la nouveauté. Puissions-nous ne pas rencontrer l'anarchie! Ces réllevions nous sont suggérées par la lecture des journaux des départements et par le rapport que M. Grévy a été chargé de faire au nom du comité de justice et du comité de législation sur la proposition de M. Rateau, laquelle concluait comme nous venons de le faire nous-mémos M. Grévy, lui, conclut au contraire à ce que l'Assemblée actuelle fasse toutes les lois organiques qu'elle a inscrites sur son programme et qu'elle s'ingénié encore à trouver de grandes réformes financières. On commence à disenter les conclusions de ce rapport au moment où nous écrivons ce bulletin.

bulletin.

Vous vons figurez peut-être que cette chambre qui veut tout faire fait quelque chose? Elle écoute des interpellations, voilà tout. Les premières dont nous ayons à rendre compte ont été provoquées par des arrêtés de M. de Falloux instituant deux commissions. I'une pour préparer une loi sur l'instruction primaire, l'autre pour préparer une loi sur l'instruction secondaire. Il s'ensuivait que non-seulement un projet de loi sur l'instruction primaire, présenté il y a six mois et sur lequel M. Barthelemy Saint-Hillaire était prêt à déposer le rapport de la commission de l'Assemblée.



Franço is-Joseph, empereur d'Autriche

se trouvait retiré, mais que par suite tout le travail de cette commission était mis à néant. Enfin, et c'était là le côté le plus grave de la question aux yeux d'une partie de l'As-semblée, on voyait dans la formation simultanée de deux semblee, on voyait dans la formation simultanée de deux commissions extra-parlementaires chargées de préparer les lois sur l'enseignement de divers degrés, le désaven d'une résolution prise par l'Assemblée nationale qui avait inscrit la loi sur l'enseignement au nombre des lois organiques, résolution qu'elle scule avait le pouvoir de révoquer. M Dupont (de Biussae) avait été fort serré dans son attaque; M. de Fallouv avait imprudemment mis en doute le sérieux de la prétention de l'Assemblée; mais M. Odilon Barrot, à la suite de paroles généreuses et conciliantes, ayant reelamé l'our motivé et d'essupponateur proposition à un ordre du jour motivé et d'essupponateur proposition à un ordre du jour motivé et d'essupponateur proposition à un ordre du jour motivé et d'essupponateur proposition à un ordre du jour motivé et d'essupponateur proposé par M. Dupont, 422 voix sont venues en aide au gouvernement contre 302.

jour moave et ussappronateur propose par M. Impant, 172
voix sont venues en aide an gouvernement contre 302.

Le lendemain, M. Fronssard est venu interpeller M. le
ministre de la justice, parce qu'à la réception du général
dérâne Bonaparte a l'hôtel des Invalides, dont il est nomné
gouverneur, M. Fronssard avait entendu de vieux soldats
crier l'ive Vempercur! La chambre a ri, et M. Fronssard
bi-même nous a nam désermé.

uli-mêne nous a paru désarmé.
Samedi, une lettre de M. Germain Sarrut, publiée le ma-tin dans la Hépablique, et formulant une accusation pré-cise de détournement des dossiers des affaires de Strasbourg cise de détournement des dossiers des affaires de Strasbourg et de Boulogne, les insimations répandues depuis plusieurs jours contre M. de Malleville à l'occasion de son différend avec M. le président de la République, ont amene à la tribune l'ex-ministre de l'intérieur. Après avoir exprind le sentiment de surprise que cet étrange accusation lui causait, il a procéde écomme on le fuit sous l'inspiration d'une conscience qui n'a point de reproche à s'adresser : il a voulu avant tout établir que l'acte qu'on semblait ainsi fui prêter était matériellement impossible, et il en a fourni fa preuve irrécusable en constatant par un document authentique qu'au moment de son entrée au ministère, et le jour même qu'au moment de son entrée au ministère, et le jour même de l'installation du président de la République, les seize de l'installation du président de la République, les soize cartons contenant les pieces relatives ux affairre de Strasbourg et de Boulogne avaient été, après inventaire dressé en présence de témoins, mis sous le scelle et que des mesures avaient été prises pour qu'ils demeurassent déposes en lieu sûr. Apres avoir ainsi détruit le grief et enlevé tout prétexte à l'insimuation, M. de Malleville, s'abandonnant au sentiment d'indignation qu'il s'était appliqué jusque-là à contenir, s'est écrèti : « bût, sur mon honneur, à la face de mon » pays et de cette Assemblée, quiconque dira que le ministre de l'intérieur, M. de Malleville, a touché à ces papiers, les a fouillés, les a vus, les a retenus, en a détourné » une pièce, l'a rétablie, celui-la a lâchement mentit : » la salle a rétent if applaulussements. Force était bien d'M. Sar-selle a rétent if applaulussements. Force était bien d'M. Sara the piece. Fat extendit, cerum-la a henement mentil () Fat salle a retenti d'applandissements. Force était bien à M. Sar-rut de venir expliquer sa lettre, mais ses explications ont été si embarrassées, si vagues, si diffuses! D'abord il n'a jamais entendu accuser M. de Malleville, et ce qu'il réclame jamais entroum arcuser M de Amievine, et ce qu'il reclame ce n'est pas d'ailleurs le dossier de Strasbourg ou celui de Boulogue, mais celui d'une conspiration de 1839. l'une des cent quatorze auxquelles M. Sarrut se vante d'avoir pris part. La question se trouvait réduite à des proportions in-dignes d'arrêter un instant l'Assemblée. M. Barrot l'a fait sentir et M. Dupont (de Bussac) l'a dit de la tribune assez durement a M. Sarrut, Mais M. Dupont a voulu que M. de durement a M. Sarruf. Mais M. Dupont a voulu que M de Malleville expliquêt sa retraite et pourquoi il avant refusé à M. Louis Bonaparte la communication des pièces de Strasbourg et de Boulogne. M. de Malleville a donne avec délicatesse ces explications difficiles; il n'a refusé aucune communication, mais seulement un déplacement de dossiers; quant à sa retraite, elle n'a été motivée, après les témeignages qui avaient désintéressé sa susceptibilité, que par la crainte qu'un souvenir de froissement n'altérât la conhame dont il avait besoin pour denœurer utiliement. — L'Assemblée a constamment écouté M. de Malleville avec la faveur la plus symmathique.

blée a constamment écouté M. de Malleville avec la faveur la plus sympathique.
Lundi, interpellation du citoyen Baune sur la situation de l'Europe et du monde entier, et déposillement de la correspondance de M. Ledru-Rollin avec tous les hommes d'Etat de l'univers, M. Ledru-Rollin a signalé une flotte russe dans la Baltique, ce qui est assez normal, mais moins dangereux que janais quand les ports de la Baltique sont bloqués par les glaces. Il a signalé aussi une flotte russe dans le golfe Adriatique; mais ce dernier fait paraît lui avoir été affirmé par une somnambule non lucide. Ces interpellations sont ainsi venues expirer au milieu des éclats de rire de l'Assemblée.

On croyait en avoir fini, quand on a vu monter à la tri-On croyatt en ayor fint, quant on a vu monter a la tri-bume M Julis Favre, venant interpeller M Barrot sur la publicité donnée à la lettre du président de la République à M de Malleville, L'Assemblée, quoique fres touchée de taut de sollicitude, a accueilli l'interpellation nouvelle avec une impatience manifeste. M. de Malleville, étranger à l'indiscré-tion genuine, a répandu quandame phraese dignes et conimpatence manieste. M. de Malleville, étrange à l'indiscré-tion commise, a répondu en quelques phrases dignes et con-venables. Puis M. le ministre de la justice est monté à la tribune. M. Odlion Barrot a commencé par flétrir avecénergie l'indiscretion qu'on lui démonçait, et il a par cela même établi-qu'un pareil acte ne pouvait engager, même indirectement, la responsabilité d'aucun des hommes qui siègent ou ont en l'honneur de sièger dans les conseils du gouvernement; mais en nôme tome: il a devendée l'acteur. mais en même temps il a demandé par suite de quelle fatalité il arrivait que de telles incidents vinssent prendre à la tribune la place des travaux sérieux et utiles qui devraient absorber les méditations de la chambre et du gonvernement. Au lendemain de la manifestation de la vogouvernement. An lendemain de la manifestation de la vo-lonté du pays, un pouvoir nouveau a pris la direction des affaires: comment se fait-il qu'on viene le distraire cha-que jour de sa mission par des questions incidentes qui exposent l'essemblée au regret et peut-dètre au reproche de mal employer le temps qu'elle doit à la discussion des af-faires du pays? Cette Assemblée a rendu d'éminents et mappréciables services à une cause qui est celle de la so-ciété tout entière. L'un des plus grands malheurs qu'on

pourrait avoir à déplorer, ne serait-re pas l'atténuation de la confiance et du respect auxquels elle s'est ménagé tant de litres par son attitude et par ses actes? Ce langage, qui a trouvé des échos dans toutes les par-ties de la chambre, a brusquement mis fin à l'incident. Mardi Honorable M. Bixio a rru devoir aussi, en réponse à une calomnie d'un journal de département, venir expli-quer simplement eten termes très convendiles sis sortie du cabinet. M. Bixio a, en se déterminant à la retraite, bien évidenment mérité le reproche que lui a adressé M. Odilon Barrot, de s'être biassé entraîner à l'excès d'un sentiment honorable. Ce reproche traduisait de la maniere la plus ex-pressive un regret auquel s'étaient associées toutes les par-ties de l'Assemblée.

ties de l'Assemblea.

Enfin, comme il faut que chaque jour apporte son interpellation, nous avons eu mercredi une querelle d'Allemand
au sujet de la gestion de M Orfila comme doyen de la
fraculté de médecine; M Laussedat plaidant contre M. Orfila, M. le docteur Trousseau défendant l'ancien doyen; divers ministres de l'instruction publique siègeant et portant
la narole conque ténains ou comme recouvers de la Réquila parole comme témoins ou comme procureurs de la République. Cette discussion a été couronnée par un ordre du jour qui est l'acquittement de l'accusé.

N'oublions pas de dire qu'à bâtons rompus, et au travers de toutes ces interpellations, l'Assemblée a voté une loi re-lative au travail dans les prisons si imprudemment aboli par le gouvernement provisoire. L'immoralité engendrée par par le gouvernement provisoire. L'immoralité engendrée par le désouvrement ne permettait pas de laisser subsister plus longtemps le décret dicté par le Luxembourg. La disposition essentielle de la loi nouvelle porte que les produits fabriquies par les détenus des maisons centrales, de force et de correction, ne poorront pas être livrés sur le marché en concurrence aver ceux du travail libre. La conséquence de cette innovation sera d'appliquer désormais les détenus a la confection des effets d'habilmennt et de chaussures à leur prore usage, a celle des effets de même nature destinés à la troupe, aux hospices et aux bureaux de bienfaisance. Les produits du travail des prisonniers seront, antant que possible, consommés par l'État. Mais l'application de cette nouvelle législation sera graduelle et subordonnée à l'expiration des contrats qui, pour quelques années encore, lient l'administration enverse un cretain nonhre d'entrepreneurs. C'est à peu pres tout le bagage législatif de la semaine

avec une loi sur l'assistance publique dans la ville de Paris discutéeet votée avant les intermediates. C'est à peu pres tout le bagage législatif de

avec une no sur l'assistance pumque dans la ville de Paris, discutéet voléceavant les interpollations relatives à M'Orfila. Le nouvel empereur d'Autriche voit de tristes jours ou-vrir son régne. Le prince de Windischgraetz et Jellaciel poursuivent en llongrie le cours de leurs exécutions et de leurs vengeances. — A Vienne on demeure sur le qui vice! On lisait dans un des derniers numéros de la Gazette de Co-

On usul dans un oes deriners numeros den interacte de co-legne, sous la rubrique de la capitale d'Autriche, l'extrait de correspondance que voici : « Un parlait bier d'une conjuration projetée, qui parait à neîne croyable dans l'état actord de la capitale. Suivant a On parlait hier d'une conjuration projetée, qui parait à peine croyable dans l'état actuel de la capitale. Suivant un avis du maréchal Welden, il s'est formé un elub qui se propose principalement d'assaillir en masse les retrainchements et d'enclouer les canons. Le maréchal ajoute qu'en ce cas trois coujes de canon d'alarme r mirie ant en un quart d'heure foute la garnison sur les places qui lui sont avaitable. assignées, et que la nuit il sera fait feu sur tous ceux qui s'approcheraient des retranchements par troupes. Cette publication est suivies d'exhortations et de menaces. On a nuction est survise a axiortamons et de ménaces. On a arrêté ces jours derniers un certain nombre de personnes qui portaient à leur chapeau de petites plumes noires, signe distinctif, dil-ton, des conjurés. »
Le 28 décembre, à Rome, la junte suprène d'État, contre l'existence de laquelle le souverain pontife a de nouveau protesté, et le ministère out prononce la dissolution du particular de la contrain dernier simplement exercit dernie exercit dernie exercit exercit dernie exercit dernie exercit dernie exercit exercit dernie exerc

lement romain , dernier simulaere de légalité qui subsistat encore depuis la révolution du 13 novembre. La junte et le ministère se chargent désormais de voter, de promulguer et de mettre à exécution la loi refusée par le parlement sur la convocation d'une Assemblée constituante.

convocation d'une Assemblée constituante.

La rupture de toute relation entre les États sardes et la Lombardie est aujourd hui un fait certain. Les courriers de Turin et de Gênes ont été repoussés a la frontière. Un orde du marchal Radetzky ferme l'entrée de la Lombardie à toutes les voitures de voyageurs, à l'everption des courriers diplomatiques et des étrangers voyageant dans leur propre voiture, avec des passes-ports bien en règle. On permet l'entrée des voitures chargées exclusivement de marchandies et des malles-postes n'ayant pour conducteur que le postillon. L'introduction des journaux italiens est séverement prohibiée. Les mesures paraissent avoir été provoquées par le manifeste belliqueux du ministère tiolograt et par les grands préparatifs qui se font en Bémont. Les journaux de Turin signalent des mouvements de l'armée autrénheme qui inspiteraient déjé que leques alarmée

journaux de Turin signalent des mouvements de l'armée autrichienne qui inspireraient déja quelques alarmes. Le nouveau vice-roi d'Egypte Abbas-Pacha a dù partie le 1½ janvier d'Alexandrie pour Constantinople sur une frégate à vapeur turque. Les astrologues du pays prétendent que ces voyages à Constantinople ne manquent januais de porter malheur aux vice-rois d'Egypte, qu'ilsen reviennent nalades, et qu'ils meurent bientot après. L'espirit superstitient d'Abbas était frappe de ces funcestes pronosties, mais il se risque toutefois. Il emporte avec lui des cadeaux magnifiques. Ge chevaux de prix abusieurs anes blanes de la il se risque toutefois. Il emporte avec lui des cadeaux ma-guitiques, 60 chexaux de prix, phasicurs âmes blanes de la haute Egypte, deux millions de tranes, des étoffes précien-ses, etc. Il a reçu le 31 décembre en audience les comman-dants et les officiers des deux frégates française et anglaise mauillées en rade, qui, la veille, a vaient sainé, en mérie temps que les forts, son entree dans la ville. Son extérieur n'a rien de sympathique. Il est petit, d'un grand embon-point, parait avoir trente-six ans ; sa barbe est noire, son cél est vif et son visage est souriant; on le dit dévot, peu célairé, éleçic nar les riètres du noxa, et nar consequent éclairé, élevé par les prêtres du pays, et par consequent ennemi par système de toutes les idées européennes; enfin, fatigué et vieilli avant l'âge par les exces de tout genre.

Son oncle Saïd, qui doit lui succéder, lui ressemble, et n'of-

Son onclo Saïd, qui doit lui succéder, lui ressemble, et n'of-fre pas des qualités beaucoup plus brillantes. C'est aux mains de ces deux hommes que l'avenir de l'Égypte est confié pour quelques années du mons. Les deux lis ainés d'Ibrahim-Pacha, ayant quitté Paris où ils font leurs études pour se rendre en Égypte, avaient reçu d'Abbas-Pacha l'ordre de repartir immédiatement pour la France. Les uns voyaient dans cet ordre la résolution de la part du successeur d'Ibrahim de se venger sur sa famille des rigueurs que celoi-ci lui a fait subir; d'autres pensaient qu'Abbas avait voulu simplement faire comprendre à ses neveux que tous les membres de la famille egyptienne de vaient consulter son nouveau chef sur le lieu de leur rési-dence. Cette sunosition étail la vraie évidenment, car biendence. Cette supposition était la vraie évidenment, car bien-tot Abbas-Pacha s'est relàché de sa sévérité et a accorde une entrevue aux deux fils d'Ibrahim.

La nomination de M. Taylor à la présidence de l'Union américaine semble être aux États-Unis le signal d'un développement inouï de prospérité et fait renaître une entiere confiance dans l'avenir. L'ivresse avec laquelle on se jette au-devant du nouveau président est telle, que, comme on dit aux États-Unis, la Taylormania semble s'être emparée de toute la nation. Un journal de New-York declare qu'il a, lui seul, envoyé trois de ses rédacteurs, avec mission de s'établir aux environs de Báton-Rouge. la propriété du général, et de soi con divisers une le resident de service. s'établir aux énvirons de Baton-Rouge, la propriété du général, et de ne s'en éloigner que lorsque le président aura pris possession du gouvernement a Washington. Le général Taylor, ayant été conduit par ses affaires a la Nouvelle-Orléans, fhôtel où il logasit a été pris d'assaut, en quelque sorte, par la multitude, qui lui demandatt, non de prononcer un specch, mais de répèter son fauneux mot de la bataille de Buen-Vista: « Un petu peu plus de matraille rarriva avec ses pièces dans le jardin de l'hôtel, et exécuta une longue salve durant tout le diner du général. Les journaux sont remplis de nille anecdotes sur le Vieux, la Tête blanche, Rude et Prét, comme on surnomme familierement. blanche, Rude et Pret, comme on surnomme familierement le général Taylor. Mais cet engouement ne fait pas oublier les affaires po-

sitives, et l'on a reçu avec faveur et reconnaissance les do-cuments que M. Polk, dont la présidence expire, vient de

publier

publier.

Les États-Unis multiplient chaque jour les communications autour d'eux. Le rapport du ministre de la marine rend compte des diverses lignes de chemins de fer et de hateaux à vapeur qui ont été établies ou qui vont l'être. Le paquebot anglais parti de Montevideo le 24 octobre, et de Rio-Janeiro le 15 novembre, apporte deux nouvelles d'une extrême gravité. L'une est l'assessinat d'un officier de notre marine; l'autre est une nouvelle humiliation que le gouvernement anglais vient d'éprouver dans la personne de M. Southern, parti récemment comme ministre de S. M britannique à Buenos-Ayres.

Le premier fait est un des nombreux et tristes énisodes

Detrainique à buenns-Ayres. Le prenier fait est un des nombreux et tristes épisodes de l'interminable question de la Plata. Voici les détails qui parviennent : Un officier distingué de notre marine, M. Gi-raud, commandant la goelette la l'énus, affectée au service de notre escadre dans ces parages, avait reçu dernièrement à son bord, en descendant l'Uruguay, quinze prisonniers faits par un détachement montévidéen sur les troupes d'Oribe ; ces prisonniers devaient être déposés dans l'île de Martin-Garcia. Saisissant le moment où une manœuvre ap-Martin-Garcia. Saisseant ie noment out one mandeuvre ap-pelait dans la mâture une partie de l'équipage de la goe-lette, onze hommes sur dix-sept, les quinze misérables se sont jetés sur le commandant Giraud, l'ont assassiné a coups de couteau, et, après avoir blessé grievement deux matelots, se sont précipités dans le canot qui était à la rematciots, se sont precipites dans le canot qui etait a la re-morque et ont gagné la rive voisine occupée par les trou-pes d'Oribe et de Rosas. Cet horrible événement n'est pas le premier de cette nature que nous ayons eu a déplorer Il nous rappelle la mort d'un de nos officiers, le jeune Wantzel, assassiné en 1839, lors du blocus établi à la suite Wantzel, assassiné en 1839, lors du blocus établi à la suite de nos premiers démèlés avec Rosas, par les soldats de son lieutenant Echague; il neus rappelle également le coup qui a frappé mortellement, sur la côte argentine, M Wardlaw, officier de la marine anglaise, assassiné sous pavillon parlementaire par les mêmes soldats de Rosas. La lonzanimité de la France et de l'Angleterre, après plusieurs années de négociations inutiles, a seule, il faut le dire, accru la puissange et le prestge du dictateur argentin.

Le second fait important est le refus du dictateur de Ruenos-Ayres de recevoir M. Southern comme ministre de S. M. britannique, Les journaux du pays et les lettres particulieres sont tres explicites dans les details qu'ils donnent sur ce nouvel échie. M. Southern, repoussé d'abord comme agent officiel, ayant demandé à être requ officieusement, a éprouvé un second refus; enfin, sur ses vives instances

éprouvé un second refus; enfin, sur ses vives instances d'être admis, à cause de sa santé, à débarquer comme simdetre admis, a cause de sa sante, a deparquer comme sim-ple particulier, le ministre Arana lui a envoyé au nom du géneral Rosas l'autorisation qu'il sollicitait, mais à la con-dition d'être sommis aux lojs et aux décrets rendus der-nièrement contre les étrangers, aussitôt après la brutale expulsion dont le chargé d'affaires de Sardaigne, M. Pico-let d'Hermillon, a, comme on le sait, été récemment la vis-tion.

Au moment où nous mettons ce numéro sons presse, la brochure de M. Guizot, de la Démocratie en France, vient de parattre

auteur traite successivement, au point de vue L'auteur traite successivement, au point de vue de ses doctrines et de son expérience, la question brûlante du gou vernement dans la democratic, puis, après un examen en manière de réfutation, de la république sociale et de la république démocratique. M. Guizot analys et constate les éléments réels et essentiels de la société en France, ce qui le conduit à posèr les conditions politiques et les conditions movales de la paix sociale dans notre pays. L'écrit se termine par une conclusion, qui n'est guere qu'un appel à l'union adressé à toutes les nuances du parti de la modération.

Nous indiquons succinctement les grands intérêts passés en revue dans cette brochure et les questions qu'elle sou-lève; disons tout de suite que ces considérations sont présentées par l'illustre écrivain avec un calme suprème et une énergie de conviction qui s'éleve parlois jusqu'à l'élo-quence. Nous reviendrons sur cet écrit dans le prochain

L'ILLUSTRATION, ayant été fondée le 1^{er} mars 1843 et publiant un volume par semestre (du 1^{er} mars au 31 août et du 1^{er} septembre au 28 février), forme aujourd'hui une collection de 11 volumes pour les onze semestres écoulés depuis mars 1843 jusqu'au 31 août 1848.

mars 1843 jusqu'au 31 août 1848.
Les éditeurs de cette publication, devenue, en tant que collection, article de librairie, ont consentià la faire participer a une combinaison qui a pour objet la vente de livres avec prime en abonnement courant de l'Illustration elle-même. Cette prime étant de deux numeros de l'Illustration délivrés gratultement par chaque somme de cinq francs employés en achat des livres qui participent à cette combinaison, l'acquisition d'un ou de plusieurs volumes, ou de la collection entière de l'Illustration donne droit à cette prime coupre il suit : comme il suit : Pour I volume payé 46 fr. on aura 6 numéros à paraître.

_	210	olumes pay	és 32	_	12	_
	3		48	_	18	_
_	4		64	_	24	_
_	5	_	80	_	32	_
-	6		96		38	-
Total Control	7	_	112	_	44	_
_	8	_	128	_	50	
_	9	_	144	_	56	-
_	10	_	160	_	64	_
_	13	_	176	_	70	_

Nora. Le tome III ne peut plus être vendu séparément et ne sera livré qu'avec la collection entière.

La Californie et ses trésors.

Ho! for California! - En avant! en Californie! tel est Ho: for Cattoria:—En avante en Cambrilles tre en maintenant le eri universel à Philadelphie, à Rew-York, dans tous les États de l'Union. On évalue à plus de cin-quante mille le nombre des aventureux voyageurs qui-par voie de terre ou de mer, à pied ou à cheval, à la voile ou à la vapeur, bravant la faim dans les déserts, le froid de la vapeur, bravant la faim dans les déserts, le froid où à la vapeur, bravant la faim dans les deserts, le froid dans les montagnes, la tempéte sur les flots, le soleil reverbéré par les sables arides, sont partis pour la nouvelle Terre-Promise. Et la frénésie gagne de proche en proche. L'ouvrier renonce à ses machines, le laboureur à sa charrue, le négociant à son comptoir. — Hot for Call fornial: — En avant! en avant! Cinq mois de voyage perilleux; pendant ces cinq mois la mert à tous les détours du chemir, les Andes à traverser on le cap Horn à doubler; les fievres de bord, dues à l'entassement des passares un des pasiges toujours insuffisants; d'incompensations de la compensation. bler; les hevres de bord, dues à l'enfassement des passa-gers sur des navires toujours insuffisants; d'incommensu-rables fatigues pour ceux qui, voulant abréger, iront par terre jusqu'à Chagres, et de la — cinquante jours de tra-versée — à San-Francisco. Encore, pendant ces longs voyages, sera-t-on dévore d'une crainte bien légitime : celle voyages, sera-t-on dévore d'une crainte bien légitime : celle d'être devancé : rar toutes les côtes du Pacifique sont en éveil. Valparaiso, Callao, Guyaquil s'élancent, elles aussi, even, vaparaiso, canao, onyaqui s'etancent, elles ausi, dans la carrière. En Californie! en Californie en C

En somme, que s'est-il donc passé? Où a pris naissance cette épidémie nouvelle, qui ressemble, par ses effets, sinon par ses causes, au mouvement des croisades, ou plutôt à rélan du vieux monde quand il apprit la découverte d'un monde nouveau? C'est ce que nous allons dire en peu de

Dans le conrant de l'hiver 1847-1848, il y nombre d'éntigrants qui s'empressérent d'aller nombre d'enigrants qui s'empresserent d'airer, dans les pays conquis sur le Mexique, explorer ces régions nouvelles et s'assurer les droits de premier occupant. L'un d'eux était un certain capitaine Sutter, à moitié militaire, à moitié industriel, comme le sont si volontiers les colons du Texas ou de l'Orégon. L'idée lui vint de construire un moulin à scier sur la branche méridionale du fleuve Sacra-mento, pranche connuesous le nom de Fourche-Américaine. mento, branche commesous le nom de Fourche-Américaine. Le moulin achevé, on s'aperçut que le canal ouvert pour y amener l'eau n'était pas de dimension suffisante, et pour l'elargir à peu de frais, sons perfre de temps, on y lacha tout d'un coup les eaux accumulées dans un réservoir supérieur. Ce procrèdé sommaire eut un effet sur lequel personne n'avait compté: celui de désagréer brusquement le sol qui formait le lit du petit canal, et de mettre à nu plusieurs fragments métalliques dont l'architecte employé par le capitaine Sutter ent bientût constaté la nature.

Était la clos.

tait DE L'OB.

Cet or, parfaitement pur, se présentait en masses assez compactes pour ne laisser aucun doute sur l'existence de quelque mine voisine. MM. Sutter et Marshall, mis ainsi sur la voie, se garderent bien de divulgner leur découverte, sur la voie, se garierent bien de divuiguer teur déconverte, et selon toute appareuxe, et la proliterent amplement de la connaissance qu'ils s'en étaient exclusivement réservée. Mais un monopole de cette nature ne saurait être long-temps défendu. Les Indiens stupides que les deux chercheurs d'or associerent à leurs travaux finirent par en comprendre le but. Une vague rumeur circula dans le pays, accueillité d'abord par une incrédulité dédaigneuse.

Si les savants étaient moins rares en Californie, on se fût pourtant rappelé que l'existence des mines d'or dans cette lointaine péninsule était un fait connu des le seizieme

siècle. Ainsi, en 1878, à l'époque où sir Francis Drake vi-sita ces parages, il y trouva les jésuites en possession de certains districts auxquels ils attachaient une importance particulière à raison des richesses minéralogiques qu'ils y soupçonnaient. Par la même raison, les révérends Péres

soupconnaient. Par la même raison, les révérends Peres avaient grand soin, dans leurs rapports à la cour d'Espagne, de deprécier autant que possible ces terres incultes et dont il était, disaient-lis, impossible de tirer parti.

Plus tard, et lorsqu'on expulsa les jésuites, la cour de Madrid chargea don Jesef Galves, à qui elle avait confié le commandement d'une petite escadre, d'explorer le pays reconquis sur Loyola. Les rapports de Galves firent une mention très favorable du pays, et ils parlent de mines d'or par lui découvertes qui s'annoncent sous les plus engageants aussires.

Telle était cependant l'apathie du gouvernement esp Telle était cependant l'apathie du gouvernement espa-gnol—d'alleurs enrichi presqu'à saticité par les mines du Mexique—et la Californie était un pays si fabuleusement leintain, offrant si peu de ressources, si dépourvu de popu-lation, de routes, etc., que les rapports de Galves attrièrent peu l'attention, tombérent bientôt en oubli, et que les tra-ditions relatives à la Californie furent vainement léguées par un siècle à l'autre jusqu'au moment où la conquête américaine d'une part, de l'autre une trouvaille fortuire, li-vèrent au monde des richesses qui vont peut-être modi-fier étrangement ses conditions d'existence. Cette expression peut, au premier abord, sembler ambi-

Her etragement ses conditions d'existence.

Cette expression peut, au premier abord, sembler ambitieuse. Elle n'est que juste. Nous nous chargeons de le prouver plus tard. Mais, auparavant, occupons-nous de ce qui s'est passé en Californie depuis l'hiver dernier,

Une fois ce fait avéré, que les caux du Sacramento roulaient en abondance des parcelles d'or; qu'en outre, on trouvait dans le sol à peine remue des grains d'or pesant souvent une once, une once et denie, et quelquefois beaucoup plus, il devait se faire, il se fit en effet un mouvement très marqué des noudations voisines vers et autre Eldocoup pais, in devant se lare, i. ae in en eine un mouvement très marqué des populations voisines vers cet autre Eldorado. Les villes les moins éloignées donnéent le signal. Monterey, San-Francisco se virent bientôt presque abandonnées. De plus, il n'arrivait guère sur la côte un bâtiment etranger dent l'équipage n'abandonnât aussitét le bord pour rourir aux mines californiennes. Des le mois de juillet dernier, l'auteur de cet article eut à signaler dans le National ces de la comment de la commentation symptômes étranges de gens de tout âge et de toute condition, transformés par le sort en chercheurs de métaux. Il raconta, transformes par le soft en chercheurs de metaux. Il racphid d'après les journaux américains, comment res richesses si subitement et si généralement acquises avaient établi, parmi les aventuriers californiens, le niveau idéal de la plus com-plète égalité; comment le prix de tous les objets nèces-saires à l'existence s'était démesurément accru dans ce pays où tout était d'une excessive rareté, suffle signe, par lui-même sans valeur, au moyen duquel tout s'échange et se nave. Il cita des lors le fait enrieux d'un fabricant de se paye. If cita due fors le fait curieux of un fabricant de balances qui les vendair, en cuivre, deux fois leur poids en poudre d'or. Il raconta que, pour ne pas mourir de faim, les chercheurs d'or en étaient réduits à former de petites associations, pour lesquelles chacun des membres, tour à tour, remplissait les fonctions de cuisiner, à raison de vingt dellars, soit environ cent francs pur jour.

vingt dollars, soit environ cent francs par jour.

Les détails et bien d'autres furent considerés comme fabuleux. On évejua le souvenir de certaines mystifications
transatlantiques—entre autres celle du fameux 'télescope a
l'aide duquel on voyait distinctement pattre des moutons lapis-lazult dans les vallens de la lune — auxquelles le public
européen s'était trop facilement laissé prendire. On poussa
l'incredulité jusqu' à rédiger un contre canard—passez-nous
respression—établissant que le prétendu sable d'or , doment soumis à l'éprouvette, n'était ni plus ni moins que du
mica.

mica.

Mais aujourd'hui rien de mieux avéré que l'existence, et mieux l'excessive purcié de l'or californien. Le commandant militaire de la province, le colonel Mason, apres une exploration officielle du pays, declare dans un rapport au ministre de la guerre qu'il y a dans les régions où il a pu porter son examen— et chaque jour s'étend, à mesure que uvent le tien manurale la error dus investigations leuren. la population augmente, le rayon des investigations heureu-ses—assez d'or pour payer cent fois les frais de la guerre du Mexique. Or cette guerre a coûté plus de quarante mil-

du mexique. Or cette guerre a coute plus ue quarante mi-lions au gouvernement des États-Unis. En meme temps qu'on s'informait de l'abondance du mé-tal, on s'assurait de sa qualité. Les résultats de l'essayage pratiqué sur les échantillons d'or californien par le direc-

tar, on s'assurait de sa quante. Les restatas de l'essagge pratique sur les échantillons d'or californien par le directeur de la Monnaie de Philadelphie ont prouve qu'il n'en est pas de plus pur. Étepreuve faite sur près de 2,500 onces arrivées de divers points n'a donné a la fonte que 2 1/4 pour 0/0 de perte sur le poids primitif. L'essayage a montré dans le titre du métal une variation de 892 à 897 millèmes. La moyenne générale est de 894 millèmes et se trouve de bien peu de chose au-dessous du titre officiel, lequel est, comme on sait, de 900 millèmes. L'eci établi, voyons la condition faite aux chercheurs d'or. Leur droit est mil, commençons par le dire. La terre qu'ils fouillent appartient, par conquete, au gouvernement des États-Unis, qui senl devrait exploiter, dans l'intérêt égal de tous ses sujets, les richesses minérales de ces déserts inoccupés jusqu'a l'année dernière. Mais le droit, un peu partout, se subordome à la force des choses, et la forcedes choses est ici en faveur de cette population nomade qui s'est alattue la première sur les terres vagues où l'or poudroic. Elle se composait, lors des dernières rapports, de quatre mille individus environ, tous valides, tous résolus, tous bien armés. Le commandant Mason n'avait aver lui que deux ou russe. mille individus environ, tous valides, tons résolus, tous been armés. Le commandant Mason n'avait avec lui que deux ou trois cents soldats plus ou moins mal disciplinés; encore les retenait-il a grand peine sous le drapeau, en présence des tentations qui les assiègeaient de tous crôés, et les nouvelles les plus récentes nous apprennent que, ne pouvant plus à aucun pris se faire servir — et comment donner, en effett rois mille dollars par mois à un chef d'office? — l'infortuné gouverneur en est réduit à faire sa cuisine en personne.

Constance héroïque, du reste, car il pourrait, creusant la terre avec son épée, en tirer comme tant d'autres jusqu'à cent dollars ou cinq cents francs par jour.

On est assuré d'un beau succès lorsqu'on parvient à organiser un atelier d'Indiens. Entre autres exemples de ce trafic, sept hommes assoriés avaient enrôle cinquante suuvages. Ils travaillerent ainsi sur les hords de la rivière Plume Feather Biene product seut services de deux inus le de direct. Ils travaillèrent ains sur les bords de la rivière Plume Fea-ther River) pendent sept semaines et deux jours, les diman-ches non eompris, et certes leur piète u'était pas sans mérite Elle fut amplement récompensée, car, au bout de ce temps, leur récolte se montait à 273 livres de l'or le plus pur. Cet ur, après la fusion, vaut 18 dollars ou 90 francs l'once Calculez les benéfices de l'opération. On cite un pere de famille, sa femme et uu de ses fils qui, dans une journée, ont réalisé 300 dollars.

ons une journee, on trainse soudonars.
On cite encore un homme qui, dans un creux de rocher
pas plus grand qu'une cuvette, a ramassé en moins d'un
quart d'heure deux livres et demie d'or.
La moyenne, après tout—car ces trouvailles sont encore

La moyenne, après tout—car ces trouvailles sont encore assez rares—la moyenne des gains les plus ordinaires est de seize dollars ou 80 francs par jour. Il est vrai de dire que la dépense est montée au niveau de la recette. La farine, qui, tout d'abord, était élevée au prix déja monstrueux de 36 dollars les 60 livres, soit 3 francs la livre, a plus que doublé de prix depuis lors. Elle est à 424 francs les 60 livres. On a vu échanger contre une once de poudre d'or (valant 90 francs ou peu s'en faut) une bouteille de brandy, une boite de poudre de soudes, une carotte de tabac. Le commerce aurait déja rétabli l'équilibre en multipliant au niveau des besoins tous les objets de consommation sur cette terre fabuleuse; mais ici se présente la difficulté que nous avons déja fait entrevoir. Chaque navire apporte, en même temps que des approvisionnements, un surcroit de population qui annule ce bienfait, et, de plus, comme nous le disions, à peine le navire a-t-il touché la côte enchantée que matelots et capitaines, l'abandonnant sur son lest, vont, eux aussi, courir après la fortune. Si bien que les moyens de transport, se raréfiant de jour en jour, manquent aux besoins du commerce.

moyens de transport, se raretant de jour en jour, manquent aux besoins du commerce. Laissant de côté ces phénomènes bizarres d'une situation qui n'a guère sa pareille dans les fastes du monde, nous sommes amené à nous demander dans quelles proportions peut s'étendre l'enrichissement métallique des États-Unis et quelle influence cet accroissement du signe monétaire oxercera sur l'état actuel des relations commerciales dans le

monde entier.

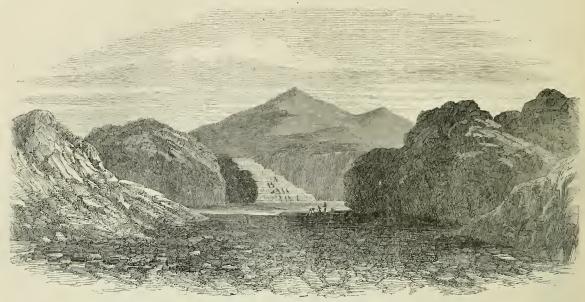
Comme on l'a déjà fait remarquer, les mines de la Cali-Comme on l'a déjà fait remarquer, les mines de la Cati-fornie viennent fort à propos pour remplacer d'autres mi-nes, comme celles du Pérou, par evemple, dont les filons épuisés ne fournissaient plus qu'à grands frais une assez médiocre quantité de métal. On a dit aussi avec raison que le progres naturel de la population et du commerce sur le continent américain rendait indispensable une augmenta-tion parallele dans la quantité des métauv précieux qui sevent de agrantie au récht des banques, et lus vaite des servent de garantie au crédit des banques, et par suite des particuliers. On a fait remarquer que les usages de l'or, autres que son, emploi comme mónnaie, se multipliant chaautres que son, empreheraient l'avilissement du signe monétaire, a moins que l'or ne se produisit sur les marchés du monde avec plus d'abondance que ne peut le faire prévoir la dé-couverte des mines californiennes

couverte des mines cattlermennes Tout cela, dans une certaine mesure, est parfaitement vrai. Ce qui le prouve, c'est l'existence récente des mines de la Russie, qui fournissent impunément à l'Europe une va-leur de 120 à 130,000.000 d'or chaque année, sans que les monnaies aient très notablement changé de valeur depuis

monaise aient très notablement changé de valeur depuis que ces mines sont en exploitation.
Cependant, et sans sortir du domaine des conjectures tout-a-fait raisonnables, on peut se demander si d'ici a quelques années un produit régulier de 150 à 200 millions par an — telle est l'évaluation des journaux anglais par rapport aux districts auriferes de la Californie — ne dimi-nuerait pas la valeur relative de l'or et par conséquent celle de tous les objets dont il fait aujourd'hui apprécier la valeur Les calculs des savants, tels qu'on peut les voir résumés dans le livre de Jacob, portent à 850,000.000 de francs mon-naie actuelle la valeur de l'or et de l'argent qui existaient en Europe en 1392.
Dans les cent sept ans qui suivirent, déduction faite de la déperdition qui résulte par l'osage, il s'en produisit des quantités équivalant à 3,530,000,000.

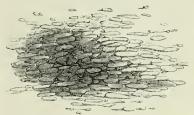
La Californie à elle seule donnerait désormais ce résul-tat, et à côté d'elle, recevant l'impulsion de l'activité anglotat, et à côté d'elle, recevant l'impulsion de l'activité anglu-américaine, la Nouvelle-Espagne tout entière continuerai, que disons-nous? augmenterait ses produits. On calculait l'année dernière que l'Amérique entrait pour 163,000,000 de francs dans la production annuelle des métaus précieux Ce résultat serait immédiatement doublé. Puis on verrait se réaliser la prédiction de M. de Humboldt, qui, prévoyant l'action d'un peuple industrieux sur les richesses métallur-giques de la longue chaîne des Andes, declarait que l'Eu-rope serait littéralement inondée de métaux précieux, a partir du jour ou les gites de Balanos, Batopilas, Sombrerée. Rosario, Pachuca, Sultepec, Chilhadhau, tous déjà connus mais mal exploités ou abandonnés sans raison, seraient attaqués de nouveau avec ensemble. Qu'arriverait-il alors? Ce qui est arrivé en Europe anré-

attaques de nouveau avec ensemble. Qu'arriverait-il alors? Ce qui est arrivé en Europe après la déconverte du Nouvean-Monde : un bouleversement con-plet dans le prix de toute chose. L'assiette des revenus sera deplacée. L'hectolitre de blé doublera, triplera dans le cours d'un siècle. Toutes les redevances lixes exprimées par une quantité déterminée d'argent deviendront plus donces a por-



Recherche de l'or dans un cours d'eau aurifère,

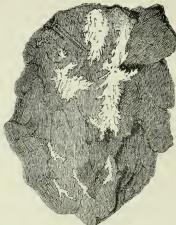
ter pour celui qui les devra, moins avantageuses pour celui au profit duquel elles auront été constituées. Les États, ces grands débiteurs, acquitteront aisément leurs obligations réduites du tiers ou de moitié; mais ils seront forcés, d'autre part, à élever, dans une proportion assez nutable,



l'oussière d'or.

le taux nominal des impôts. En somme, cette révolution s'accomplira, comme de raison, au profit du travail et de la terre, au détriment du capital accumulé Mais s'accomplira-t-elle sans d'affreux déchirements sociaux? C'est la une aufre question

En attendant, et par rapport à la France, qui doit nous



Paillettes d'or dans un fragment de quartz.



Sur huit milliards de francs qui défrayent les transactions de l'Europe commerçante, la France a pour son compte trois milliards de monnaic circulante, la majeure partie en augent. L'Angleterre n'a pas, pour sa population presque égale, pour son commerce bien autrement étendu, plus d'un milliard d'especes. En 1835, époque de grande prosperité.

préoccuper avant tout . la conclusion à tirer de tout ce qui précède est celle-ci: Une administration sage et habile de-vrait s'efforcer des à présent de restreindre autant que pos-sible la masse énorme de numéraire à l'aide de laquelle s'opèrent nos échanges intérieurs



Lavage d'or.



Fragments de quartz arrondis par l'eau contenant de l'or.

les Etats-Unis n'employaient gnére plus de 500,000 000 Supposez, on plutôt prevoyez une depréciation des valeurs métalliques, la France souffrira trois fois plus que l'Angleterre, et sis fois plus que les États-Unis Pour être à long terme, cette menace n'en est pas mouns a méditer. Et c'est la plus grande leçon que nous puissions tirer de cette première etude sur la Californie.



Neuvaine de sainte Geneviève.-Foire religieuse devant le porche de l'église de Saint-Étienne-du-Mont.

MCDRI . . . HET. L.

Neuvaine de sainte Geneviève.-Concours de fidèles dans l'église Saint-Étienne-du-Mont.

et de sa doctrine, et dans cette population accourne de toutes les bourgades de la Gaule, le fougneux évêque ne distingou qu'une jeune fille. —Geneviève, veux-tu teconsacrer à Dieu? —C'est tout non désir. —El la timilet vierge devient la pa-tronne des Parisiens; elle fait reculer Attila, elle protége la — Cest tout mon uses — Cest tout mon uses — Cest tout mon des Parisions; elle fait reculer Attila, elle protegera cité contre les Francs de ce nome Clovis, et quand le roi barbare est mort, c'est la relique do Genevieve qu'on associe à ses fauerailles dans cetto même basilique. La legende n'eu dit pas davantage, et peut-être la sainte na-t-elle pas fait le peu qu'en a conte la légende; voila pourtant quatorze siecles que les peuples conservent comme un tresor de bénédictions le souvenir de la vierge galloquane. Les empires s'écroulent, la carte du monde est romaine. Les empires s'écroulent, la carte du monde est déchirée, les nations et leurs races et les races des rois passent et perissent, la vieille croyance est ébranlée et le culte de la pauve fille reste debout. On court à la chàsse de Geneviève à la veille de la croisade, à la veille de Bovines et de Taillehourg; ici se sont agenouillés les monarques, les empereurs, les reines contonules de leurs pierreries. Sur cette place ont prié les Mérovingiens et Forqueil du grand Karl a lèchi. Où trouverz-vous dans notre Paris une pierre plus glorieuse et devant laquelle l'imagination puisse évoquer de plus magnifiques spectacles? Assurément il faut rabattre aujourd hui beaucoup des pompes du passé; ainsi « la chàsse tellement surchargée d'or et d'olfrandes précieuses, dit be chroniqueur, qu'il fallant vingt hommes pour la remuer. « Les monarques et les guerriers poursuivants, tout a disparu; les étoiles sont tombées du front de la sainto, mais l'auréole y est restée. « Voici le temple envahi, et les marchands qui s'établissent au de-hors Mème au lendemain de cette mémorable aunée 1848. l'orcille pleine des bruits du moment et l'esprit encombré des doctrines de nos Pélages, vous marchez entre deux rangées de scapulaires, de rosaires, d'ex-voto, de simularers beins et d'anneaux enchantés. C'est une foire pieuse, un bazar mystique où l'on peut s'emparadiser à bon compte. Je vois bien que dans cet encombrement de marchandisse certains produits sont d'une religiosité très suspecte, cependant la masse des fidées ne céde guere qu'à la tentation des empletes les plus séraphiques, et les vendeurs d'images on du faire une belle recette.

Entre les bonnes traditions qui distinguaient ces anuiversaires religieux, les économistes ont signalé l'impulsien salutaire qu'is donne de des des cettes des centes et les vendeurs d'images ont du faire une belle recette. romaine. Les empires s'écroulent, la carte du monde est déchirée, les nations et leurs races et les races des rois

saires religieux, les économistes out signale l'impulsien sa-lutaire qu'ils donnaient au commerce. Les riches et les puissants auraient eu honte de revenir de la neuvaine au-trement que la bourse vide. La reine Catherine de Médicis rement que la nontre vale. La renne taturenne de arqueix y dispensait régulièrement son épargne de janvier; et comme on lui vantait la piété que le due d'Alencon avait témoiguée devant la chàse: « La melleure dévoino, ditelle, ce serait d'y laisser son argent, et le moricaud n'en rapporta oucques-le moindré joyau. » Et n'oublions pasqu'au sortired la cerémonie tout bon chrétien allait voir jouer rapport a outquest emonator joyau. » Et a oubhous pas qu'au sortir de la ceremonie tout bon c'hertien allait voir jouer quelque mystere on sainte Geneviève, après avoir rempli sur la terre son rôle de hergère, était ravie au ciel sous la figure et dans l'appareil que Giotto préte à ses anges aux mains fluettes, aux pieds d'ivoire, et qu'elle s'y voyait recue par Dieu le père en habit d'empereur romain, et par Dieu le fils en tunique écarlate brodée d'or.

En revenant de la fûte, on let le serviciément.

Dieu ie lits en tunique écarlate brodée d'or.

En revenant de la fete, ce n'est pas précisément un mystère que nous allons trouver pour divertissement; notre
comedie n'a rien de commun avec le mysticisme des légendes. La Corruption, c'est ainsi qu'elle s'initiule. Corraption de qui? corruption de quoi? Aussitôt voila l'imagination (je ne parle pas de celle de l'auteur) en grand travail. Quelle fleche aigué décochée en plein corps social! La
Corruption, c'est suppose tous les appetits qui s'éveillent vail. Quelle fleche aigué décochée en plein corps social! La Corruption, cela suppose tous les appêtits qui s'éveillent, toutes les passions en rut; c'est la tentation des consciences, le déchainement des cupidités, les résistances en déronte, le susceptibilités vainces, tous les masques tombés, et l'abomination de la désolation dans notre Babylone. Gare à uos Tartofes! gare à nos Don Juans! les temps sont accomplis, et la scene française, ou, pour mieux dire, la société française, possède désormais l'œuvre et le poête attendus. La Corruption, Beaumarchais n'eût pas osé en promettre autant; Lesage n'aurait pas tronvé le quari de cetta chose hardie: Molière lui-même ent reculé devant cette enseigne: mais M. Amédes Lefelvier tient bon. Sa Corruption, c'est maria. A miede i Jefebyre tient bon. Se Corruption, é est celle d'un député, M. Préval, qui a eu l'imprudence de si-gner des lettres de change, et l'étourderie de se faire cau-tionner par son ami Valentin, aussi pauvre que lui. Au jour de l'échéance, et nous y sommes, il faut payer ces 20,000 fr., faute de quoi Pylade ira coucher en prison pour Oreste. On fante de quoi ly lade ira concher en prison pour Oreste. On présume qui ly a des protèts à faire, des jugements à lever, des sentences à signifier, lègers obstacles qu'on pouvait tourner comme anteur comique, mais par dessus lesquels il est plus commode de sauter en qualité d'agrée au tribunal du commerce, au demeurant la seule vraie profession de M. Amédee Lefebvre. Ce n'est pas tout que d'acquitter ette grosse dette, Privat, homme de précaution, se voit une autre grosse affaire sur les bras: il a promis à une jeune veuve de l'épouser séance tenante, et voila les protèts, le contrat, les huissiers, les témoins et les gardes du commerce qui nous arrivent par la même porte. Préval serait en merce qui nous arrivent par la même porte. Préval serait en contrat. Jes hussers, les temons et les gardes du com-merce qui nous arrivent par la même porte. Préval serait en passe de concher à Clichy pour sa muit de noces, si Pylade-Valentin n'y était déjà écroné. Mais la corruption 2. Pa-tience, nous y voila. Le monstre porte un paleto hoisette et la barbe en collier, ses poches sont pleines de hillet de banque, il déroule des liasses du papier doré sous les yeux de Préval, tant pour s'acquitter et délivrer l'ami Pylade, tant nour le cadeur de pour le touteur n'eublis più de pour le cadeau de noce, le tentateur n'oublie rien, si-que le député tenté est incorruptible. Il s'agissait pour tant pour le cade tant du plus leger service, changer la figne de parcours d'un chemin de fer; ces complaisances se payent parfois très cher, cela s'est vu. Cependant la vertu triomphe, les diamants de la veuve payeront les dettes du prétendu et le corrupteur s'esquive, et court encore, honteux comme un renard qu'une poule aurait pris. Si vous n'étes pas précisément satisfait de cette corrup-

tion, et de la vérité des mœurs qu'elle expose, et de la hartion, et de la vérité des mœurs qu'elle expose, et de la har-diesse des situations absentes et de la vigueur de caractères qu'i n'existent pas, l'équité nous fait un devoir d'ajouter que cette comedie, en forme d'homélie et ce drame en maniera de plaidoyer a cié accueillie avec beaucoup de complai-sance par l'auditorie le plus complaisant du monde. Il est douteux que l'auteur, qui est un tres habile et très honora-ble agréé de tribunal, ait jamais gagné une cause plus complétement. Les loges étaient dans l'admiration, on riait à la galerie et le parterre applaudissait à outrance. N'allez pas nous demander la raison de ce suffrage quasi-universel, qui est certainement ce que cette représentation a offert de qui est certainement ce que cette représentation a offert de plus comique. On veut toujours découvrir la comédie sur la scène, et le plus souvent c'est dans la salle et au fover qu'il faudrait la chercher. Ce terrible métier d'auteur dramatique ne s'apprend pas parmi des dossiers , ou ne devient pas poète comme on devient agréé. Cependant quelques traits poete tonnie de desenvague. Cependant quenques trans d'observation et une versification tres sognée dans son pro-saisme détermineront peut-être l'auteur a la récidive. Il vondra prendre sa revanche de son succes d'aujourd'hui. Au surplus, MM, les sociétaires du Théâtre-Français ont plaide cette cause avec un zèle extraordinaire, Pope disait Au surplus, MM, les societaires du Theatre-Français om plaidé cette cause avec un zèle extraordinaire. Pope disait de certaines pièces de son temps : « Ce sont des fantômes que Garrick sut animer ; » MM. Samson, Régnier, Provest et Maillard unt été les Garricks de la Corruption. » Reste à savoir si cette espèce de galvanisme dramatique constitue un répertoire auquel notre public bénévole doive se résigner ; vous aurez beau entasser Pélion sur Ossa, après Blaise Pascal Doniel, et après Baniel la Corruption on se demandiera touinnes : Pourçou cet deignement, de vois au-

demandera toujours : Pourquoi cet éloignement de vos au-teurs les plus goûtés ? Pourquoi leur sileuce ou plutôt pourteurs is pins goudes reburquoi reur sineure ou pinuo; pour-quoi ce peu de souci de leurs cruvres ? On tourne le dos re-solument à M. Scribe, Balzae est reço..... à correction ! La-martine se voit marchande; à quoi bon la subvention et ses largesses, si ce n'est à feter magnifiquement les hôtes illus-tres qui vous visitent et dont le nom est la meilleure garantie que vous puissiez réclamer pour leurs œuvres? Il existe à la Comédie-Française un certain système de primes dont personne ne saurait certes approuver l'abus, mais pourquoi la médiocrité seule en recueillerait-elle le bénéfice ? Quoi vous n'avez pas su trouver pour le *Toussaint-Louverture* de Lamartine la moitié de cette subvention dont un traité emporté dans la tempête de février lui assurait la totalité porte dats à rempete de reviert în assuran la totalité, et c'est un libraire qui en devieut l'acquereur, et on théatre des boulevards qui le jouera. Ne comprendra-t-on pas enfin que toute œuvre vraiment littéraire, et, à plus forte raison, celle qui a la chance d'ètre un chefd œuvre, doit être acquise à la Comédie-Française et ne saurait être représentée

Le Gymnase, qui ne méprise rien, pas même les plus mines croquis, a déconpe en series agréables ce vieux proverbe: Tout chemin mêne à Rome. C'est l'histoire d'un certain Manuel, épous avoué d'une régente, et fort jaloux du poste agréable que lui assurent les fonctions de mari de du poste agreame que un assurent les fonctions de mort de la reine; mais voila qu'un sien ami se présente sur ce grand chemin de la faveur où se prélasse Manuel, c'est un autre ambitieux qui veut aller à Rome. Rome s'entend ici dela prin-cesse, personne n'est dupe de l'allégorie, excepté Manuel. Il pousse la candeur jusqu'à se faire l'instrument de son désastre, il leve tous les obstacles dont la régente encombre la abagin. « Vac favoir lui ditable, pe sepont junyais los désastre, il leve tous les obstacles dont la régente encombre le chemin : « Vos favoris, lui dit-elle, ne seront jamais les miens, » — Et l'evcellent homme comprend que sons son inimitié in ya pas de salut pour son ami. Aussi il le charge de toutes les horreurs, et naturellement dés qu'il est passé monstre, la princeses s'interses au voyageur qui finit par arriver. ... à Rome. M. Fournier est un arrangeur expert et uo écrivain cousciencieux, mais il fera bien d'agrandir son cadres il veut obteuir autre chose que des succès illiputiens, Il est temps d'en venir à un document qu'aucon de nos habitués ne sera tenté de lire peut-étre, mais qui pe sau-

habitués ne sera tenté de lire peut-être, mais qui ne sau-rait manquer d'être apprécié comme il le mérite par la pos-térité. L'aunée 1848 a doté le théâtre de deux cent soixantesept ouvrages dus à la plume de cent quatre-vingt-quinze

La vente au profit de l'association formée pour la propagation de l'enseignement l'émentaire parmi les protestants de France est annoncée comme devant avoir lieu les 16 et 17 de ce mois, dans le local ordinaire, rue Bergée, n° 2. Tous les ans nous convions les lecteurs de l'*Illustration* de prendre part à cette honne œuvre; cette fois encore nous faisons appel à la généreuse sympathie des personnes capalaisons apper a la géoreuse sympatine use personnes capa-bles de comprendre l'importance du but que poursait l'asso-ciation sous le patronage de laquelle cette vente est orga-nisée. A côt d'objets d'arts et de goût, elles y trouveront un grand nombre d'objets purement utiles. A une époque ou l'on ne s'accorde guiere de fantaisie coûteuse, la pensée de faire prétominer les choses d'utilitésur les choses d'agrément rtera bonheur, nous n'en doutons pas, à l'œuvre à laquelle nous nous intéressons vivement.

Les cinq millions cinq cent mille voix.

POLITIOUE DU JOUR

Le vote du 10 décembre avait fait ualtre beaucoup d'es-Le vote du 10 décembre avait fait ualtre beaucoup d'es-pérauces et quelques illusions aussi. A entendre certaines gens, tout était dit, nos épreuves venaient de linir, nous entrions décidément dans une ére de paix, de confiance et de prospérité. Ces cinq millions cinq cent mille voix répon-daient a tout. Comment rétablirez-vous le crédit si fortement ébranlé? Comment raviverez-vous les sources taries de la fortune publique? — Cinq millions cinq cent mille voix! — Et le délicit toujours croissant de nos finances, et les pré-tentions nouvelles de la classe ouvrière, prélentions insen-sées eu face de la concurrence de l'étranger, et les difficultés exterieures, si graves, si complexes, si menaçantes, dites,

quel moyen avez-vous de résoudre toutes ces questions, de lever tous ces obstacles, de conjurer tous ces dangers?—
Cinq millions cinq cent mille voix! — Mais encore?...

millions, etc.... était le sans dot de Molière.

Cetait le sans dot de Molière.
Cetait le sans dot de Molière.
Cependant ces fanatiques du suffrage universel avaient, le lendenain de leur triomphe, une telle assurance dans la voix; leurs yeux comme leurs discourse exprimaient one telle confiaure et en même temps une dévison si ferme, que, sans partager nous-mêmes leur ivresse et sans voir toutes choese revêtues de la couleur or et rose qu'ils leur prétaient, constituires sur la seur present de la couleur or et rose qu'ils leur prétaient, nous tirions un assez, bon augure de leurs victorieurses famous tirions un assez, bon augure de leurs victorieurse famous tirions un assez, bon augure de leurs victorieurse famous tirions un assez, bon augure de leurs victorieurse famous divisions de leurs victorieurs de la couleur or et rose qu'ils leur prétaient. choses revelues de la couleur or et rose qu'ils leur prétaient, nous tirions un assez bon augure de leurs victorieuses façons et de leur intrepidité de bonne opnion. Depois div mois, en effet, ce que déplorent tous les honnètes geus, a quelque parti qu'ils se rattachent, i est-ce pas l'affaiblissement du pouvoir, le discrédit du principe d'autorité? et les Héraclites de notre temps n'ont-ils pas redit cent fois, depuis fèvrier, ces funestes paroles : « Il n'y a plus de gouvennement possible en France?» Il nous plaisait donc, avouons-le, de voir entrer dans la lice, toute pleine de débris, ces nouveaux champions qui se faisaient fort de fournir une carrière plus heureuse. Nous nous repentions presque de ne pas avoir grossi de notre humble suffrage la quasi-unanimité dont se gloriliait ces sauveurs de l'avenir: et, refoulant voloutiers nos proprestregrets, nous nous consolions par cet espoir que la France enfin allait être gouvernée!... Mots admirables, qui out du fiaire tressaillir dans la tombe les mânes du philosophe doctrinaire, si difficile en fait de gouvernement, qu'il accusait déja la France de 1825 de n'être pas gouvernée!

gouvernement, qu'il accusait déja la France de 1825 de n'être pas gouvernée!

Nous allions donc avoir un gouvernement. La Bourse se mit à la hause, les affaires repeirent en tous lieux, les plaisirs mêmes se disposérent à renaître. La France entière ressuscitait sur parole; la France était prête à payer du prix qu'on eût voulnt l'immense bienfait quo n'ul tiasit esperer.

« Mon royaume, disait-elle, mon royaume pour un... gouvernement! » » Le royaume on n'en faisait pas li, on s'en fût même assez bien accommodé. Mais un gouvernement? Voici un peu plus de trois semaines que nous l'attendons, et quoique nous soyons faits à la lenteur des bonnes choses, il ue faut pas dissimuler que l'impatience commence à nous preudre. D'autre part, nous avons revu les triomphateurs du 10 décembre, les hommes aux cinq millions, et il nous a semblié que leur tête ne se levait plus si haut, qu'un nuage lèger encure obscurcissait déjà leur front, que je ne sais quelle inquietude vague et manssade alterait la sérenité brillante de leur regard. Metamorphose inexplicable vraiment, car, eutre nous, de quoi peuvent donc s'imquieter des gens qui out en puche einq millions cinq cent mille voix? Ces messieurs se vautaient. il y a trois senaines, d'avoir trouvé la pierre philosophale : auraient-ils eu le malheur de l'égare?

A coup sòr, voilà déjà du temps perdu, dans une époque À coup sor, voilà dejà du temps perdu, dans une époque surtout où les semaines valent à peu près des annees. Lo-pinion s'étoune, la confiance renaissante s'arrête dans son élan, une alarme sans objet s'institue dans les esprifs; on se regarde, on s'interroge, et on s'attriste précisement parce qu'il n'y a rien. C'est une sensation nouvelle, mais non moins pénible peut-être que toutes celles que nous avons épuisées dans ces div derniers mois, la sensation du vide, la sensation du néant. Il semble que devant nos yeux reparaisse ce terrible horizon, l'inconnu, dont la perspective est pour nous le plus grand supplice, le tourment le plus insupportable de tons. Quoi, nous croyions surgir au port et nous voici encore dans l'espace sans bornes! quoi, on uous rriait : Italie, Italie! et nous étions dupes, avec le fidele Achate, dupes d'un mirage! Que croirons-nous done el nous voici encore dans i espace sons nornes: quoi, on nous criait: Italie, Italie! et nous étions dupes, avec le fi-dele Achate, dupes d'un mirage! Que croirons-nous done maintenant, si les chiffres aussi sont vains, et si le nombre cinquillions cinq cent mille se resoute une valent regative? Plusieurs écrivains, do l'espece de ceux qui s'insurgent toujours contre les faits accomplis, se sont récriés des le len-demain contre les cinq millions de voix. Chacun d'eux s'em-pressuit de faire le decompte de ces myriades infinies de sofficages, i ant nour la légritimité. Lup bour la découratie

pressait de faire le décompte de ces myriades infinies de suffrages : tant pour la légitimite, tant pour la démocratic, tant pour l'ex-parti conservateur. — et, en somme, ils parvenaient à décomposer cette grande majorité en je ne sois condien de minorités plus ou moins respectables. Pour netre part, nous trouvions le total si bean et si imposant, que nous nous fussions gardé d'en retrancher meme la plus minime fraction. Cependant, a nos yeux, ce chiffre suprenant avait, osons le dire, un tout petit defant; sans l'affaiblir en rien, nous y trouvions pourtant une faiblesse radicale. C'est qu'il nous semblait que ces ciuq millions cinq cent mille voix representaient tout juste deux sentiments et pas une idee. Ces deux sentiments et ainent, d'une part, La haine des exces commis depuis le 21 fevrier, la protestation contre les complets, contre les complets, contre le gaspillage linancier et contre les hommes aussi dont le gaspillage linancier et contre les hommes aussi dont le noun s'associait plus ou moins directement à toutes ces catre la gaerie evro, contre le cusoriere administrati, contre le gaspillage financier et contre les hommes aussi dont le nom s'associait plus ou moins directement a foutes ces calamités par nous endures; d'autre part, le sentiment, la gloire nationale, le souvenir toujours palpitant d'une époque inmortelle, la mémoire pièuse conservée pour un génie sans pareil, le culte enfin qui s'attache et s'attachera toujours en France au nom du heros de Wagram et d'Austerlitz'. Oni, l'élection était la fout entière: ces cinq millions de voix n'étaient que les echos de ces deux sentiments, qui parlaient au fond des cœurs et dominaient le langage des opinions et des idees. On vota passionnément, on se donna la main comme entre freres; il ne s'agissait nit de telle ou telle conviction, ni de tel ou tel drapeau; chacun cédar au mouvement interieur Dopinions, il n'en fallait pas demander; d'idees, encore moins Quelle idee, en effet, quelle opinion peut représenter un vote formé par l'assemblage des partissans du droit divin et des partissons du droit au travail, des anciens conservateurs et des légitimistes des modéres et des ultra, des absolutistes et des anarchistes. C'était la conciliation de l'inconciliable, la réunion des idées

les plus incompatibles dans une communauté fortuite de

entiments.

Or le sentiment est sans doute une admirable chose, plus beau don que oous ayons reçu du ciel; sans lui la vie ne serait qu'une aridité, sans lui nous ne serions, comme plus beau don que oous ayons reçu du ciel; sans lui la vie ne serait qu'une aridité, sans lui nous ne serions, comme on dit en philosophie, que des machines à abstraction. Mais songez que nous nous occupons ici d'un acte politique. Les hommes les plus savants dans cette science si difficile de gouverner se sont tous accordés à proscrire de la saine politique le sentiment comme une inspiration presque toujours aveugle et dangereuse. C'est avec la tête, disent-ils, et non avec le cœur qu'on fait de la politique; dans la région des faits, une passion au lieu d'une idee a de grandes chances d'amener une faute ou tout au moins une sottise. Maxime un peudure, nous en convenons, et qui n'est peut-être vraie que dans de certaines limites, mais à qui l'expérience par malheur vient chaque jour donner cruellement raison, — quoi que puissent dire et faire les chantres de la sentimentalité politique.

Il suffit de considérer ce qui nous arrive aujourd hui même. Ces cinq millions cinq cen mille voix faisaient les plus belles promesses de concorde et annonçaient une fusion encore sans exemple de tous les partis en un scul. Les adorateurs du soleil levant allaient répérant partout que le temps de la réconciliation universelle était arrivé : ceux-ci sacriteraient leurs espérances, ceux-la leurs regrets, pour venir se joindre les uns aux autres sous le même drapeau, et s'embracement de leurs espérances, ceux-la leurs regrets, pour venir se joindre les uns aux autres sous le même drapeau, et s'embracement de leurs espérances.

reconcitation universelle clail arrive: ceux-ci sacriberatent leurs espérances, ceux-là leurs regrets, pour venir se joindre les uns aux autres sous le même drapeau, et s'embrasseraient de bon cœur après s'être si longtemps evérés. Restait à fondre ensemble les principes les plus contraires, a marier les idées les plus antipatiques entre elles, à former enfin une sorte d'amalgame général avec toutes les doctrines, toutes les théories, toutes les pratiques diverses qu'ont enfantees successivement trois révolutions, un empire et deux royantés. Bagatelle que cela, disait-on; n'al-lens-nous pas avoir pour accomplir ce grand œuvre tout ce que la Francerenferme de talents, tous les hommesd État, anciens rivayax, que ce jour faneux réconcilé nour inanis. ce que la Prâncer renferme de talents, tous les hommes d'État, anciens rivaux, que ce jonr fameux réconcilie pour jamais, toutes les sommités enfin de la politique passée, présente et future? On se réunira au pied de la Colonne pour proclamer cet incomparable ministere, dont le membre le moins illustre aurait pu servir de chef dans un des cabinets de juillet ou de la Restauration. Il était question en effet, pour les finances de M. de Villèle, malgré son âge; M. Molé accepterait les affaires étrangères; M. Thiers ne refuserait pas l'interieur, et censesturait à n'être que demi-dieu comme tous ses collegues; à la guerre, le maréchal d'Isly, cela va sans dire; à la justice, M. Odilon Barrot, qui ne déclaignerait pas; que sais-je encore? M. de Lamartine, pour honosans une; a la justice, M. Outon barret, qui he declargarait pas; que sais; e incore? M. de Lamartine, pour honorer son propre génie, consentirait à prendre le portefeuille de la pensée, vulgairement de l'instruction publique; M. Dufaure se devrant aux travaux publies... et peut-être enfin, puisqu'elle a perdit ses États, pourquoi ne naturaliserait-on pas a Saintieté Pie IX et ne la placerait-on pas au ministere des cultes?... Bené, bené; Jugez des préfets et des similates est de la propriet de la perdit se de servicit de la principal de la propriet de la principal de la principal de la propriet de la principal de la propriet de la principal de la principal de la propriet de la principal de la principal de la propriet de la principal de la principal de la propriet de la propriet de la principal de la propriet de la principal de la propriet de la propri

pas Sa Sainteté Pie IX et ne la placerait-on pas au ministere des cultes? ... Bené ... bené ! Jugez des préfets et de ssimples perceptours par la composition du ministere ! Jamais pays au monde n'eût été filbstré par un tel gouvernement, jamais pouvoir n'eût jeté tant de ravons et le banc des ministres aurait semblé un véritable firmament. Cependant que nous savourions notre gloire future, les jours se passaient: le *Nescio quid nascitur se prolongeait beaucoup; Anne, ma segur Anne, montée sur la Colonne, ne voyait rien venir... Mais, si l'attente était cruelle, combien la réalité devait nous sembler plus amère encore, quand nous vines ce qu'on nous donnait au lieu de ce qu'on nous avait promis. L'Olympe prenaît des proportions infiniment modestes; la magnifique constellation se changeait en un groupe assez peu lumineux de sept ou huit planètes quel-conques, parmi lesquelles de mauvais plaisants pretendaient reconnaitre plus d'une étoile filante, C'était d'abord... (qu'on nous permette ici quelques traits personnels qui ne sont pas, il est vrai, dans l'habitude de cette feuille, mais qui n'en effaroncheront ni la convenance, n'i la modération ordinaires), c'était donc, en première ligne, M. Odilon Barrot, le fameux chef de l'opposition de gauche, l'ex-président du conseil, le 23 février, qui eut dans ce grand jour trois quarts d'heure pour composer son minisière, gouverner dent du conseil, le 24 février, qui eut dans ce grand jour trois quarts d'heure pour composer son ministère, gouverner et accepter sa démission. Après M. Guizot, nul en France n'a eu cette dignité d'attitude, cette autorité de maintien, cette gravité pompeuse de langage, cette seloenité de gestes qui distinguent M. Barrot; on peut dire de lui qu'il est l'i-cèal de la tenue parlementaire, le modèle que devarient étudier tous les peintres qui veulent représenter l'homme d'Etat à la tribune. Chez nous, où l'apparence est si puis-sante, ce n'est pas un mince avantage que de possèder au suprèune degre ce qu'en style de théâtre on appelle le phy-sique de l'emploi. Mais pourtant l'apparence, si belle qu'efle soit, ne suffit pas à tout. Un ministre ne peut pas être tou-jours ministre en peinture: il faut à la fin qu'il soit devant le pays autrement que devant sa glace. Or jugez combien il devient désavantageux pour M. Barrot de descendre du piédestal, sur lequel il se trouve si bien depuis quinze ans, et de s'avancer clopin-clopant dans ce rude sentier du pou-voir, où l'habileté, pour employer les mots de Bossuet, grimpe plutôt qu'elle ne marche l'M. Barrot, daus l'opposi-tion, pouvait rester a son nise sur sa hauteur, c'était a lui tion , pouvait rester à son aise sur sa hauteur; c'était à lui qu'nn réservait le soin de donner de l'autorité aux débats, de qu'un réservait le soin de donner de l'autorité aux débats, de lutter de gravité et de lignité contre les chefs du pouvoir, d'opposer l'éclat de son honnèteté aux scandales de la corruption, de prêter à la conscience publique la pompe de son éloquence, et, pour ainsi parler, la majesté de sa propre personne. Cétait la , après fout, un rôle assez beau, et il y excellait. Aujourd'hui encore, passant des rangs de l'opposition dans ceux du pouvoir, M. Barrot ne laisserait pas que de faire un remarquable ministre — sans portefeuille, chargé de défendre la politique du cabioet auquel il appartiendrait honorairement, de plaider la cause de ses collègues dans les grandes occasions, de laocer les foudres de sa parole sur les ennemis du juste et de l'honnète, si le ministère avait,

par hasard, ces ennemis-là à combattre. Mais le malheur par hasard, ces ennemis-là à combattre. Mais le malheur est que les rôles ne se peuvent dédoubler sur la scène politique comme on raconte que les anciens les dédoublaient quelquefois sur la scène du théâtre : il faut non-seulement parler, mais agir, et tel acteur n'est pas chargé de réciter le rôle pendant qu'un autre le joue. Aussi le pays aurait-il mieux aimé voir la direction de ses affaires, aux temps où nons sommes, dans des mains moins solennelles et plus agissantes. Si encore a côlé du ninistre dirigeant se trouvaient que ques talents d'elite, quelques esprits ayant conquis le premier rang dans la conduite des affaires!... Mais non, M. Barrot ne s'est adjoint que de netts ministres, comme

nifer rang daus la conduite des affaires!. Mais non, M Barrot ne s'est adjoint que de petits ministres, comme disent ceux qui parlent le jargon parlementaire, des dit mi-nores, des demi-dieux ou meme des quarts de dieux : homme d'esprit et de plaisir, supérieurement placé jadis comme sous-secretaire d'État, deux ou trois personnages dits spériaux, plus quelques inconnos qui entrent au mi-nistère, ma foi, comme cet autre entrait à l'Institut. Pour-teux losses devans ann empation narticulières deux des memtant, nous devons une mention particulière à deux des mem-bres de ce cabinet : M. Léon Faucher d'abord, M. de Falloux tant, nous devons une mention particulière à deux des membres de ce cabinet: M. Léon Faucher d'abord, M. de Falloux, ensuite. M. Léon Faucher est un économiste de mérite, mais un esprit exclusif et non sans quelque roideur; il a achevé de prendre ses grades de publiciste dans la Revue des deux mondes, recueil jaloux et malsain, où les talents s'aigrissent plutôt qu'ils n'y múrissent, où les prétentions s'exaspèrent dans l'isolement et l'ennui, où le pédantisme et la maovause homeur semblent les hôtes familiers de la maisson. A en jugor par ses premieres allures, M. Léon Faucher au ministère menace d'introniser les tracasseries de ladite Revue. — M de Falloux brille au premier rang des néceatholiques. Pour payer les votes du parti religieux, lesquels comptent dans les cinq millions, on a donné à M. de Falloux juste le portefeuille de l'instruction publique. L'Université en pousse de grands cris, et, comme si ce n'était pas assez de sa propre présence au ministère, M. de Falloux vieut d'instituer des commissions d'enseignement où se trouvent appelés certains énergumènes de la presse soidisant chrétienne, écrivains de l'ordre des Carmes, publicistes tonsurés qui trempent leur plome dans l'encre bénite pour noireir un assez vlain papier. Ainsi la guerre est déclarée par l'État contre son propre enseignement, celui dans lequel a été élevée la majorité des Français, ehseignent vraiment national, et qui, s'il denande encore beaucoup d'amélicrations, n'a pas laissé que de rendre jusqu'a ce jour d'immenses services au génie de notre pays.

jour d'immenses services au génie de notre pays.

Tel est donc ce fameux gouvernement, qu'on ous avait annoué avec tant de faste, le lendemain du vote. Vous avouerez maintenant qu'un peu de modestie aurait mieux convenu à ces triomphants qui battaient des mains après le 10 décembre, et nous priaient, avec un sourire clement, de nous en repeser sur eux désormais du soin de l'avenir. Este que la Fortune, après les avoir ainsi comblés, voudrait rabaisser leur joie superbe en les abandonnant à eux-mêmes? De leur enfantement si pompeux voil el ministère qui est sorti. Ils ont eu besoin de dix jours pour accoucher de cette honnéte, ledeux de ces ingrats enfants, si péni-blement mis au jour, les abandonnaient déja — pour incompatibilité d'humeur. Il adonc fallu déspécialiser M. Léon Faucher pour l'enveyer à l'intérieur, et demander a l'As-Faucher pour l'envoyer à l'intérieur, et demander a l'As-semblée un remplaçant pour le service des travaux publics

seminee un reinjaçan pour le service des travaux pounces ou du commerce, je ne sais trop.

En somme, de ces cinq millions cinq cent mille voix il n'a pas pu naître un gouvernement réel et viable, parce que, répetons-le, il n'y avait pas une idée au fond de cette infinite de suffrages, composée par les opinions les plus diverses, sous l'influence de sentiments communs à presque tous les votants. Le lendemain même de leur altiance, des celes sets en se se comment au comment de leur altiance, des celes sets en se se comment de leur altiance, des celes sets en se se comment de leur altiance, des celes sets en se se comment de leur altiance, des celes sets en se se se comment de leur altiance, des celes sets en de sets en de sets en le sets en de sets en le sets en tous les votants. Le lendemain même de leur alliance, dès que le vote eut été accompli, tous les partis confédérés un instant retournérent chacun à son camp avec ses prétentions, ses haines, ses préjugés. On aurait voulu représente dans la composition du pouvoir cette alliance éphémère de plusieurs éléments ennemis; mais il ne fut pas même possible de réaliser avec des hommes de second ou de troisieme rang la fusion de ces diverses incompatibilités de personnes ou d'opinions. C'est donc bien a tort, selon nous, qu'on a appelé le ministère Barrot « un ministère d'échantillons. » À l'exception de M. de Falloux, nous n'y voyons pas une figure caractéristique, pas un homme de parti proprement dit. Le cabinet, au contraire, semble assez homorene dans sa valeur notliumement négative, et il tendrait prement un. Le cambiet, au contraire, semine assez ionne-gene dans sa valeur politiquement negative, et il tendrait a démontrer que ces cinq millions de suffrages, très signifi-catifs comme expression du sentinent public d'ordre et de conservation, n'ont aucune signification précise au point de

conservation, non aucune signification precise au point we du pouvoir et de la direction à donner aux aflaires.

Nois l'avions bien prévu des le premier jour; mais nous nous taisions, de crainte d'alterer l'espérance publique et de paraître jouer le rôle de prophetes de mauvais augure.

Les faits parient assex aujourd hui. On hésite, on attend on se retrouve dans une incertitude aussi grande que la veille da 10 décembre. Personne ne croit à l'existence de ce weille du 10 décembre, Personne ne croit à l'existence de ce faux semblant d'administration qu'on a provisoirement créé; cependant il y aurait urgence à ce que le pays pât sortir de cette sorte de néant politique, en présence d'une Assemblée dont le mandat touche à sa fin et d'un président qui est à peine entré en possession de sa haute dignité. Dans l'état où nous nous trouvons, l'attente même est funeste, parce qu'elle entraine la stagnation de toutes choses, parce qu'elle ravive les inquiétudes, parce qu'elle favive les inquiétudes, parce qu'elle sollicite aussi et semble encourager les mauvaises passions qui relevent la tête des qu'elles sentent le pouvoir s'affaiblir dans les nains auxquelles on l'a remis.

L'embarras où nous sonmes est celui de toutes les vieilles sociétés aui, anvès avoir usé successivement les différentes

sociétés, qui, après avoir usé successivement les différentes societes, qui, apres avoir use successivement les unierrentes formes de la monarchie et de la démocratic, éprouvent plus que jamais le besoin d'être gouvernées, sont prêtes à laire pour cela les sacrifices qu'on leur demandera, et même à re prix ne peuvent obtenir de gouvernement. Ces cinq millions

de voix réunies sur le même nom étaient un fait heureux pour notre pays, parce qu'il donnait naissance au pou-voir dont ou avait si graud besoin. Mais ce n'est pas tout que de naitre, il faut vivre; ce n'est pas tout que de rece-voir la puissance, il faut l'exercer, et plus est grand le pouvoir la puissance, il faut l'exercer, et plus est grand le pou-voir qu'on vous donne, qu'on vous invite à prendre, plus la difficulté est grande aussi de faire usage de ce pouvoir. En voulez-vous la preuve? Voyez l'inaction et le doute qui regnent dans la région de notre nouveau gouvernement. Pour avoir le temps de se décider, on a créé le ministère du néant; à présent il faut prendre un parti et donner réelle-ment signe de vie. Comment? Par quels moyens? Dans quel sens? Avec quels hommes ou quelles idées? C'est la le pro-blème... Aujourd'hui on s'avance vers la gauche, demain on se retire vers la droite; puis on médite une nouvelle trans-action entre les personnes et les partis. Oue vous dirai-sie? scretire vers la droite; puis on médite une nouvelle trans-action entre les personnes et les partis. Que vous dirai-je? Ce pouvoir, si en peine de lui-même, ressemble presque à ce personnage fabuleux auquel une fès avait prété sa ba-guette et, qui muni de ce talisman, n'ayant plus qu'à son-haiter pour voir ses souhaits se réaliser, se trouvait dans un tel embarras de choix qu'il n'en pouvait plus sortir. Cependant, il importe de ne pas l'oublier, et nous le répé-tens encore, la France une forme qu'in vœu nijourd'hui, lo-vœu d'un pouvoir quelconque qui ait assez de force poir remettre les choses en leur place et assurer l'existence de

remettre les choses en leur place et assurer l'existence de la société. Si le pouvoir sorti de la révolution, et anquel nous nous rattachens dans l'espérance qu'avec hit pourra s'ac-complir l'œuvre de progrès et de liberté si cherement payée par nos pères et par nous, si ce pouvoir, dis-je, ne réussit par nos peres et par tous, si ce pouvoir, us=je, no reussil pensée de tout le monde? —il est à craindre que le pays, en d'esspoir de cause, ne se retourne vérs le principe en-nemi de la révolution comme vers sa dernière ressource politique et n'achète enfin un gouvernement au prix de quelque nouvelle restauration... Caccant consules....

Les plaisirs de l'hiver à Moscou et à Saint-Pétersbourg.

En Russic, l'hiver est la longue saison, on peut même dire que c'est la belle saison, parce qu'il ya fixité dans la temperature, et que, pour cinq mois au moins, on s'orga-nise contre le froid. Les trayaux de l'agriculture sont natu-rellement interrempus; la grande najorite de la population reste oisive, plus oisive que durant l'été, et l'osiveté est essentiellement contraire à l'amélioration morale des indi-vidus qui ne ressentent pas les besoins de l'intelligence. Il résulte de cette torpeur une continuité des usages pen fa-varable a l'émancination un retardement qui s'explique. resulte de cette torpeur une continuite des usages pen fa-vorable a l'émancipation, un retardement qui s'explique, dans l'isolement des familles, par la rareté du centact de maison à maison, de village à village, de ville à ville, pour entretenir la manifestation et l'échange des idées qui for-ment la vie civile, la vie publique, qui enfantent les rap-ports socianve et nationaux, précurseurs de l'indépendance politique. Mais nous voulons parler seulement de quelques

politique. Mais nous voulons parler seulement de quelques usages consacrés dans les deux capitales de l'empire russe. A Saint-Pétersbourg, la cour est tout; à Moscou, où la cour ne réside pas, c'est la noblesse qui donnne par les mœurs. Or, il fant à la cour des plaisirs; il fant à la noblesse un passe-temps, et. sous ce rapport, l'oisiveté devient le mobile d'une occupation constante, malgre l'organisation des services publics, militaires ou civils, dans les quatorze classes du tchine, lequel comprend toute la partie active des nobles. C'est le tchine, institution de Pierre-le-Grand, qui fonde l'autocratic impériale, grâce à une hiérarchie reglementaire hors de laquelle la noblesse est complétement sons droits, sans privilléges, sans poussance féodale. Les sus droits, sans privilléges, sans poussance féodale. sans droits, sans priviléges, sans puissance féodale anciens tsars étaient restreints dans leur autorité; l forme établie par Pierre Ier est une incarnation du féodalisme dans la personne de l'empercur. Voilà, quand il est question de la Russie, ce qu'il importe do bien faire

est question us a masset, comprendre.

A Moscou, la noblesse jouit d'une grande liberté d'action dans le cercle des plaisirs plus ou moins permis; a Saint-Pétersbourg, les plaisirs ont cette réserve qu'impose a moint-pétersbourg, les plaisirs ont cette réserve qu'impose de la lance de la lance

tion dans le cercle des plaisirs plus ou moins permis; à Saint-Pétersbourg, les plaisirs ont cette réserve qu'impose toujours la présence d'un souverain qui est l'âme de tout qui se mêle à tout, qu'on voit partout, et dont la volonté sans bornes est la seule règle des petites choses, aussi bien que des grandes. A Moscou, la vie a de l'intimité, de la réalité, de la réalité, de la réalité, de la réalité, de la présente des ces bases du bonheur social. Mais ces deux points de l'agglomération des nobles ont du moins cela de commun, que la passion du jeu, cette agitation dévorante de l'oisiveté, est également permise dans l'extension la plus absolue du mot liberté.

Quoique l'hiver se fasse sentir au mois d'octobre, il n'est définitivement établi qu'en décembre; il y a même des années où le trainage, c'est-à-dire la possibilité de se servirde traineaux, n'a lieu qu'en diécembre; il y a même des années où le trainage, c'est-à-dire la possibilité de se servirde traineaux, n'a lieu qu'en diécembre; il y a même des années où le trainage, c'est-à-dire la possibilité de se servirde traineaux, n'a lieu qu'en diécembre; il y a même des années où le trainage, c'est-à-dire la possibilité de se servirde traineaux, n'a lieu qu'en diécembre; il y a même des années de l'Assemblée de la noblesse. et cette mascarade commence la série des bals masqués qui se continuent jusqu'an carême. L'usage ne permet guère aux hommes de se présenter masqués dans ces réunions; les femmes y paraisent en domino, et le plaisir s'y borne à une promenade et à des conversations, ainsi que les choses se passaient jadis an bal de l'Opéra de Paris, avant qu'on y introduisit les lanses et les costumes de caractère.

Dans toutes les provinces de l'empire, nous devons le

les costumes de caractère.

Dans toutes les provinces de l'empire, nous devons le dire ici, la noblesse a le droit d'élire un de ses membres, dire let, la noblesse a le diot cente di la représenter auprès de rempereur, dans certaines occasions, et pour régler, au chef-lieu du gouvernement provincial, les questions du com-mun intérêt de l'ordre. Cet ordre possède donc, dans chaque



Promenade du Grand-Duc.

carade; mon manteau impéria! est au vestiaire et mon sceptre au bureau des cannes. Je suis tout bonnement Nicolas; ap-pelle-mot ton petit Nicolas; ton grand Nicolas, a ton choix; mais je ne veux cien être autre

Dans ce cas ce serait Ni-colas-le-Grand que je devrais

- Comme tu l'entendras

Cependant, sire, vous ne uriez me refuser la grâce que suis dans l'obligation de solli-

je suis dans l'obligation de solli-citer de Votre Majesté.

— Je n'écoute rien à cet égard. Pourquoi veux-tu tron-bler le plaisir que j'éprouve à causer avec toi? je ne te con-nais pas, ou du moins, je ne te reconnais pas; tu dois être charmante : ta voiv est douce, ton esprit vif, ta main menue, et, vraiment, il faudrait que je me misse à tes pieds pour les apercevoir. Allons, continue, parle et marchons; tu me di-sais?...

sals?...

— Non, sire, je ne fais pas un mouvement que Votre Ma-jesté ne m'ait accordé la faveur que je dois réclamer de sa haute justice.

Sais-tu, beau masque, que tu fais du despotisme?

— C'est donc moi qui regne,

sire?

- Il faut le croire, car c'est à moi de supplier... Marchons! - Votre Majesté supplie du ton dont elle a l'habitude de

- Allons, beau masque, assez sur ce sujet; sois elé-

ment.

Et l'empereur , pressant du bras le domino, allait se remettre en marche. Máis la femme opposa de la résistance.

Non , sire , répliqua-t-elle , je ne ferai point un pas que Votre Majesté ne consente à m'accorder la faveur que

que Yotre Majesté ne consente à m'acvorder la faveur que jattends de sa honté.

Alors, changeant de ton, le monarque reprit à son tour :
— Madame, vous devez le savoir, car vous savez beaucoup de choses qui me concernent, j'accorde tout ce qu'il me paraît juste d'accorder. Veuillez me présenter demain, par écrit, le suget de votre demande, et je vous promets d'y faire droit sans nul retard.

dy faire droit sans nul retard.

Reprenant le langage de l'homme qui cherche à s'amuser du bal masqué, l'empereur fit un nouveau mouvement pour se remettre en marche et continua:

— Tu me parlais de mon sejour à Palerme... poursuis...

— Sire, repartit le domino en appuyant son bras d'une manière plus opiniâtre sur le bras du monarque, demain je n'aurai rien à réclamer de Votre Majeste; c'est ici, à l'instant même, que je la supplie de faire droit à ma demande.

mande.

Madame, dit l'empereur avec un léger mouvement d'impatience, je éde, par galanterie, mais à charge de revanche... parlez.

Et bien! sire, minauda le domino en hésitant à charge mot, je sollicite humblement de Vorte Majesté... de voutoir bien tenir son bras un peu moins haut, car le mien se fatigue. fatigue

L'empereur, fort diverti de cette petite malice, n'en fut que plus attentif auprès du masque.



Danse de Bohémiens moscovites.

Mais le bal masqué, comme les bals de salon, comme les représentations des chanteurs italiens et des comédiens français, ne sont que des imitations des meurs de l'Enrope, que des importations de l'occident et non des plaisirs qui caractérisent un pays; c'est aux contumes nationales qu'il faut demander des expressions particulières.

Nous avons parlé, dans un article de ce recueil, des montagnes de glace élevées pour se livrer à l'evercice des glissades, au moyen d'une planchette sur laquelle on est assis; ces montagnes de glace, et principalement les courses en traineaux, forment les plaisirs les plus vifs de l'hiver, bien que les traineaux soient des véhicules d'un usage journalier. Pour ces promenades, on attelle trois chevaux de front à un traineau : un trotteur au brancard et les deux autres de chaque côté, dressés qu'ils sont pour galoper, la tête haissée et leur longne crimere flottante. Souvent, surtout à Moscom, on adapte sur la croupe des chevaux un long tilet destiné à garantir les personnes qui sont assisse dans le traineau de la neige que les pieds des galopeurs font voler dans la rapidité de leur course. Le but de ces promenades est de se rendre dans quelque auberge des environs pour y prendre du thé. Il est impossible de définir la sensation de hien-être qu'on éprouve en entrant dans ces auberges, quand on se débarrasse de sa pelisse, pour se réchauffer par le seoi effet de la douce atmosphère qu'on entretient dans les chambres des habitations.

A Saint-Pétersbourg, on ajoute quelquefois à ces parties de plaisir l'attrait d'un danger, c'est-à-diré d'une sorte d'adresse, ainsi qu'il est indispensable d'en faire preuve pour la direction des petits traineaux dont on se sert pour glisser sur les montagnes de glace, C'est ainsi que nous avons vu, dans le parc impérial de l'ile d'élaguine, des parties de traineaux dont la culbute, presque inévitable, semblait

faire tout le piquant. Pour ce jeu, on attache au traîneau principal une suite de petits traîneaux isolés, de distance cn ratheaux isolés, de distance en distance, et chaque personne qui les monte doit diriger le sien de manière à n'être pas reversée dans la neige. Il devient d'autant plus difficile des préserver de la culbute qu'on se trouve éloigné du véhicule conducteur, dans les sinuosités d'une course rapide; aussi le triomphe est-il d'y reussir. Tout ce qui fait de l'adresse et du danger un plaisir eveite l'amourpropre, et c'est une véritable jouissance, pour un grand seigneur russe, que de voir ses llatteurs et ses courtisans culbutés et roules au milieu des neiges.

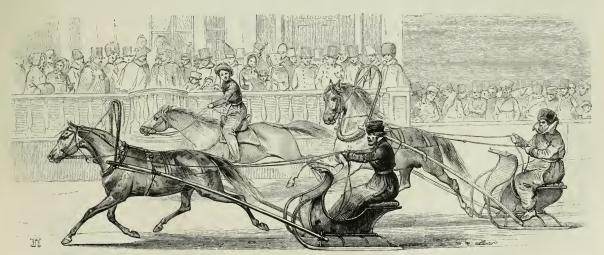
Il existe en Russie plusieurs races de chevaux qui possèdent des qualités essentielles, indépendamment de la beauté. Les haras d'Orloff produisent les plus estimés pour leur élégance et principalement pour leur du-rée. Les trotteurs sont l'objet d'une préférence générale ; aussi a-t-on établi, durant l'hiver, et a-t-on établi, durant l'hiver, et chaque dimanche, des courses de trotteurs attelés à de l'eges traineaux. Ces courses on lieu, à Saint-Pétersboug, sur la Nekva. à Moscou, sur la Moskova, alors que la solidité de la glace permet aux populations entieres de s'y porter sans crainte : la glace a d'ordinaire un mêtre et souvent un mêtre cinquante continetres d'émaisseur l'isons en nassant, un'un des trot-

glace a d'ordinaire un mêtre et souvent un mêtre cinquante centinietres d'épaisseur. Disons, en passant, qu'un des trotteurs des écuries impériales qui avait remporté le prix à ces courses fut donné à M Horace Vernet par l'empereur quand l'artiste quitta la Russie. Les amateurs ont pu remarquer, a Paris ou à Versailles, ce magnifique cheval. Le plus grand hue des riches marchands russes consiste dans la possession d'un trotteur, dont le prix s'élève souvent jusqu'à sept ou huit mille roubles.

Tandis qu'à Saint-Pétersbourg on se berce des illusions d'une existence eurordenne, en imitation des mœurs de

ou huit mille roubles.

Tandis qu'a Saint-Pétersbourg on se berce des illusions d'une existence européenne, en imitation des mœurs de Paris et de Londres; a Moscou, le vieil esprit de la nation conserve les traditions asiatiques, et c'est ce qui explique l'attrait tout particulier que cette ville, d'un aspect pittoresque et original, offre aux voyagens. Sans doute l'arbre de Voël, cette fête des enfants, importation de Allemagne, y excite, comme à Saint-Pétersbourg, la joie dans les familles aristocratiques; mais elle est inconnue aux familles du peuple: pour le peuple, c'est aux fêtes de Paques seulement qu'on se félicite par des cadeaux. Ce qui constitue, à Moscou, un amusement général et traditionnel, ce son les danses et les chants des Bohémiens. Ces danses et ces chants ont un caractere sauvage qui ctonne d'abord, auquel on se laisse bientôt entrainer involontairement, et qui finit par impressionner les sens a ce point qu'il n'y a plus de spectaleurs et d'auditeurs froidement attentifs. Cest une sorte de furie, un délire énergique dont on ressent intérierrement la commotion attractive. L'agilité des mouvements, dans la danse des Bohémiens, surpasse celle des dinses espagnules; et, dans leurs chants, le bizarre et rude accord des voix, la hardiesse du rhythme, forment une musique. Les airs sont presque tous dans le mode



Courses au trot en traineau.

mineur, ce qui établit un contraste singulier avec l'effet qu'ils produisent. Cependant le solo conserve toujours une expression mélancolique et touchante, que ce soit une femme ou un homme qui le fisse entendre, puis, toul a coup, le cheur attaque d'une maniere brusque, terrible comme un hurlement du désert, le refrain, toujours vif dans son mouvement et farouche dans son ensemble. Ces chants, la première fois qu'ils frappent l'orcille, produisent une surprise inexprimable: et cette surprise so renouvelle chaque fois qu'on les entend.

Les Bohemiens de Moscou ont une sorte de célébrité dans l'empire; lia, leur chef, est aussi connu dans la vieille capitale que peut l'être le métropolite, et Matrona, sa compagne, partage sa popularité. Mais ils ont cessé d'offirir le charme presque obligatoire de la jeunesse, au moins pour la danse. Leur chanteuse la plus renommée, qui se nomme, je crois, Tatiana, conserve encore les restes d'une grande heauté; sa voix est excessivement dante: l'expression de son chant a quelque chose d'irrésistible, entre le terrible refrain qui précède et suit tous les airs de la bande ou de la horde. Je n'oublierai jamais l'impression que j'eprouvai à l'entendre dans l'air : la paidon, païdou kacite (je vais aller faucher, dont les modulations, d'une originalité touchante, se prétaient merveilleusement au charme de sa voix. Les diamants forts beaux dont ette femme est parée chante, se prétaient merveilleusement au charme de sa voix. Les diamants forts beaux dont cette femme est parée quand elle chante en public hi ont été domnés par la céle-bre chanteuse italienne, madame Catalani, comme un té-moignage de son admiration. Les Bohémiens chantent en langue russe.

Inguerusee,

Le chœur et la danse peuvent être regardés comme les seuls plaisirs nationaux de la Russie, auxquels, pendant l'été, il faut ajonter celui des balançoires. La danse nationale russe est ravissante de grâce et de modestie; c'est un petit drame complet dans lequel la pudeur et la coquetterie jouent leur rôle de la part de la femme, et où, de la part de l'Homme, la russe et l'audace caractérisent à merveille le type distinctif de la race slave. Quant aux chants, ils out tous ce charme primitif du commencement de l'art; c'est toujours la plainte de la nature lumaine à ses premiers essais de la vie sociale. L'homme du Nord est sans doute appele à jouir bientôt de quelques-uns des rayons du soleil moral qui féconde les peuples; mais, disons-le, en Russie, ce qu'il gagnera en droits, il le perdra sous le rapport de l'originalité. La science des beaux-arts ne lui rendra rien de ce qu'elle doit lui ôter, la simplicité du naturel et le bonheur inappréciable de se suffire de peu.

Hippolate Algera.

HIPPOLYTE AUGER

Exposition des concours

POUR LA STATUE COLOSSALE DE LA RÉPUBLIQUE

UMENT A ÉLEVED

A LA MÉMOIRE DE L'ARCHEVÊQUE DE PARIS

Une double exposition vient d'avoir lieu au palais natio-nal des lleaux-Arts, où le public a été admis a la voir pen-dant six jours, du 2 au 7 janvier. La première était consa-crée à un concours pour la statue colossale et en pied de République française: la deuxieme à un autre concours pour un monument a élever à la mémoire de l'archevèque de

Paris.

La République française est écrite dans la loi, décrétée par la Constitution; à côté de la formule des législateurs, les artistes ent été appelés à donner la leur, ain qu'on pai multiplier en France l'image de cette autorité impersonnelle destinée à remplacer dans les monuments publics les anciens portraits du souverain. Dans la représentation de cette idée abstraite, les artistes devaient avoir pour but de féries de des la contrait de la contr faire une œuvre populaire, et par consequent ils avaient moins à consulter leur sentiment individuel que le sentimons a consume redr sentiment individuel que le senti-ment général Cest dans l'enthousissme de tous qu'ils de-vaient aller chercher leur inspiration. Malheureusement l'enthousissme faisait défaut, et cla n'était pas surprenant. La Republique, en arrivant sur le théâtre, n'avait pas fait une magnifique entrée, Cest comme Enée à sa première apparition dans l'Enéide;

Extemplo Enew solvuntur frigore membra.

In 'y avait pan de de soleuntur progre membra.

In 'y avait rien d'héroque dans la circonstance. Elle s'était i lissée sous un deguisement emprunté à une de ses proches parentes, la Reforme. Elle n'avait pas arraché sa toudre à lupiter ni le sceptre aux tyrans. Elle s'était installée à la place d'un vieux roi constitutionnel, moins fin qu'on ne le croyait, et qui, surpris à l'improviste et ne songeant pas a se défendre, s'en était allé sans avoir le temps de prendre-sa bourse ou son mouchoir. Après cela il ny avait pas moyen de la représenter superbe, a minée par le triomphe, le poing sur la hanche et le pied sur un diademe. Si les populations n'avinent pas à la saluer comme une victoire, elles ne semblaient pas davantage dans le principe l'accepter comme une espérance : elles taient pluiot a son égard dans une disposition pareille a celle du heros. Enée, dont mous parlions tout à l'heure, en présence de la tempéte déchainee par Eole Quelques illuminés pouvaient s'ectier : Peuples de la terre, chantez! Les peuples ne chantaient pas, parce qu'en fait de bien-étre ils voyaient bien que la République n'avait pas inventé la pondre, mais était oblige d'en brûter beaut oup et bien tristement dans de déplorables collisions. Quand on souffre et qu'un mal du présent se joint la crainte de l'avenir, on est excusable d'être impatient. Au lieu de reconnaître que tout prorges s'obtient peniblement, on se perd a douter de ses aspirations les plus généreuses, et, ainsi que Brutus d'ésant à la vertu: « Tu n'es qu'un nom, » on dit à la liberté : « Tu n'es qu'un leurre », sparce qu'elle vous a causé bien des mécomples, semblable a ces idéales maîtresses dont on espère tant de Il n'y avait rien d'héroïque dans la circonstance. Elle s'é-

félicité à l'époque des jeunes illusions de la vie, et qui, des-cendues de leur trône réleste de la veille dans la vulgarité du ménage du lendemain, apportent trop souvent la dis-corde, l'Inmeur difficile on les caprices insenses C'est au milieu de circonstances et de dispositions si défavorables que les artistes ont du chercher a traduire en une image ferme et arrêtée ce qui n'était qu'une image confuse et in-certaine dans l'esprit de tous. Comment, au milieu de la tiédeur des âmes, pour ne pas dire plus, pouvaient-ils ren-contrer cet élan passionne et en même temps cette juste mesure nécessaires à la consécration d'une couvre popu-laire? Aussi le concours ouvert pour la figure de la Répu-blique fit-il éclore les interprétations les plus diverses. Les uns la placérent dans le ciel, les autres la représentérent les pieds dans le sang et dans la fange : les uns en firent un ange radieux, les autres un aftreux lantôme. Le dèvergonlus particulares de la la farge : les uns en lirent un ange radieux, les autres un alfreux lantóme. Le devergonage de la pensec fut surtout du côté de la palette. Les sculpteurs se montrérent plus austères et plus dignes que les peintres dans la traduction de cette œuvre intradusible. Outre le manque de direction et d'appui dans l'assentiment universel, la tâche toujours si ingrate de traiter une allégorie était cette fois particulierement compliquée par le programme. In es suffisait pas d'inventer une figure dans laquelle tout le monde pût reconnaître la République, cette figure devait encore exprimer les idées de liberté, d'égalité et de fraternité. Heureusement on trouva le moyen de se débarrasser tant bien que mal de toute cette métaphysique à l'aide de symboles : pour l'égalité le niveau, pour la fraà l'aide de symboles : pour l'égalité le niveau , pour la fra ternité deux mains jointes faisant concurrence aux enseiternité deux mains jointes faisant concurrence aux enseignes de mercier A la bonne foi, et pour la liberté le bonne privaire, c'est-a-dire un bonnet d'esclave, exemple dérisoire de la logique humaine!

Du reste, il faut bien le reconnaître, il n'y avait dans tout cela qu'une chose parfaitement intelligible à tous, savoir: le bonnet; et tellement que, sans plus chercher, on n'avait qu'a prendre à noire Musée ou la Minerve de Velletri ou une amazone, ou l'impératrice Livie, et la coiffer du bonnet phryeigen pour la transformer en République française, grosso modo. Le bonnet etait la grande affaire du moment; les homnes s'en coiffaient, les statues et les arbres en étaient coiffes; le programme du concours artistique en fit un

nommes s'en colliaient. Les statues et les arbres en étaient coilfés; le programme du concours artistique en fit un costume de rigueur; seulement par condescendance pour la susceptibilité des populations , à qui la vue de ce cruel bonnet rouge faisait une peur bleue, quelques-uns des hom-mes d'État qui gouvernaient alors la France consentirent à ce qu'il fùt *transfiguré*. Il l'a cté si bien , qu'il a fini par dis paraître tout-à-fait Parmi les dix statues admises au com

ce qui il at transpaire. Il la cte si bien, qui il a bin par disparatire tott-a-fait. Parni les dis statues admises au commencement de janvier au concours aucune ne porte le fameur bonnet plarygien; quedques-unes sont casquées comme Minerve, la plupart ont une couronne sur le front comme Hpligénie ou Velléda. Dans deux seulement il subsiste à l'état d'appendice et s'est réduit aux plus minimes proportions pour figurer parmi d'antres symboles au bout d'une lance. La première impression en présence de ces dis figures colossales, et en vérife ce n'est pas la faute des artistes, c'est qu'aucune d'elles ne peut être reconnue de prime abord pour la République française. Avant d'entrer en ville il leur faudra donner le mot de la consigne et se faire reconnaitre au poste. Quelques-unes, après examen, devont être renvoyées au Parnasse-ou parmi l'es nymphes qui réjouiront leurs douces figures de jeunes filles. Il ne laut pas, du reste, en vouloir aux artistes d'a oir cherché a rendre la République aimable; assez de gens ont travaillé à la rendre odieuse. Une scule parmi ces dix figures, la sixieme à partir de la porte d'entrée, a l'apparence et les proportions d'une matrone. Cela serait bon si Fon voulait dater de 1792, sans tenir compte de l'Empire, de la Restauration et du gouvernement de Louis-Philippe, comme Louis XVIII. en arrivant en 1811 datait de la divernement de Louis-Philippe. de la Restauration et du gouvernement de Louis-Philippe comme Louis XVIII , en arrivant en 1814, datait de la dix neuvième année de son régne. La République , hélas ! n'a encore ni cette maturité , ni cette bonne constitution. Par contraste avec cette forte femme et à côté d'elle, la soptieme encore ni cette maturité , ni cette bonne constitution. Par contraste avec cette forte femne et à côté d'elle, la s'sptieme se présente sous les traits animés d'une jeune femme, tenant de la main gauche, avec une passion contenue, son drapeau sur son ceur, et, de la droite, tenant des couronnes de laurier et s'appuyant sur une épée. Elle porte sur son épaule droite les môts de liberté, égalité et fraternité écrits en lettres d'or sur son manteau. Son corps s'elface à moitie ; clle semble être en marche, c'est la République qui arrive. A ses piedes est une ruche entourée d'une branche de laurier. Mais aucune abeille n'est dehors. Ce n'est pas l'heure d'alter s'enivere du parfum des fleurs ; tout le laborieux essaim est absorbé par quelque grand travail intérieur. Dieu lui accorde de faire sa bonne provision de miel! Cette œu-vre, jeuneet sympathique, est conque avec intélligence : mais elle n'a pas un caractère assez arrêté pour servir de symbole détinitif de la République. Nous signalerons encore la quartieme statue, représentant une jeune femme à la figure belle et inspirée, le front orné de ray ons d'or et pressant sur sa poitrine un rouleau où se lisent les mots sacramentels : li-berté, égalité et fraternité. Elle fait un acte de foi plutôt qui elle n'est en possession du sol avec autorité. Peut-être aussi faut-il observer du point de vue artistique que le long drapeau placé le long de son corps vient compliquer et exagérer le sentiment d'une ligne droite un peu trop marqué. Parni les dis statues en plâtre exposées dans l'ancienne eglise des Petits-Augustins, une seule est representée asséa vac dignité sur un siège simple et sans autre ornement qui un lien de faisceaux à droite et à gauche. Sur les flotsée sa longue chevelure est posé un casque bas, dissimulé par devant par une couronne de feuilles de chêne. De la main gauche elle tient une lance chargée d'emblônes et couronnée du bonnet pluryjen, sa droite te pose sur les tables de la Constitution. Les pattes d'une peau de lion, jetée sur ses

gautin cent then time fance chargee a eminemest couronate du bonnet phrygien, sa droite repose sur les tables de la Constitution. Les pattes d'une peau de lien, jetée sur ses épaules, se croisent sur sa poitrine II n'y a rien d'indivi-duel dans cette figure: elle n'oltre aucune apparence de préoccupation passionnée Elle a de la dignité, de l'èner-gie, de l'impassibilite, et c'est à elle que nous donnerions.

pour notre part, la préférence, comme ayant le plos un caractère monumental.

En sortant de cette salle, disposée à l'initation de la chapelle Sixtine, et ou se trouvent la belle copie du Jugement dernier, par Sigalon, et la reproduction en plâtre des portes du Baptistere de Florence, par Ghibert i, les caisese entassées à l'entrée et où gisent de précieux moulages, m'attristient comme un des nombreux exemples de notre défaut de suite dans les idées. Il est regrettable en effet que les restaurations projetées soient ainsi abandonnées depuis tant d'années. Il nous semble qu'on devrait donner à cette salle une destination définitive. Autour de cette peinture titanique du grand Michel-Ange, on devrait réunir la collection complète de ses œuvres comme sculpteur, et un choix des statues les plus belles des artistes ses contemporains. Ces statues, moulées avec soin et placées à demeure, formeraient là un musée particulier consacré à la gloire de Michel-Ange. Confiant dans ce que l'administration des beaux-arts a deja fait pour le Louvre, espérons que son attention se portera aussi bientôt sur cette salle du palais des Beaux-Arts consacrée aux expositions de seulpture. Quarante-trois artistes y avaient pris part. Il s'agissit d'un monument à clever, dans l'église métropolitaine de Paris, a la ménoire de l'archevêque de Paris, frappé, au milieu de nos dissensions civiles , d'une mort si cruelle sur une barricade en cherchant à accomplir une envire sainte de conciliation. Par une négligence inaccoutumée, on avait oublié d'afficher le programme a l'entrée de la salle d'exposition, de sorie que la portion du public admis qui n'en connaissait pas les termes était exposée, en suivant seulement les inspirations de son goit, à manquer peut-être de justice vis-a-vis des concurrents scruyuleux qui avaient cru devoir se conformer aux prescriptions du programme. Che lettre publiée das les concurrents scrupuleux qui avaient cru devoir se conformer aux prescriptions du programme. L'en lettre publiée das les concurrents scrupuleux q

termes était exposée, en suivant seulement les inspirations de son goût, à manquer peut-être de justice visa-avis des concurrents scrupuleux qui avaient cru devoir se conformer aux prescriptions du programme. Une lettre publice dans les journaux à cet égard, a rappelé que les conditions exigées étaient une statue, un piedestal, des bas-reliefs et un cuadrement d'architecture, le tout élevé sur un socle en pierre d'une dimension donnée. Beaucoup de concurrents ne se sont pas préoccupés de l'encadrement d'architecture, ce qui nécessairement leur a laissé une bien plus grande liberté pour la disposition de la tombe. Le nombre et le défaut de numéros d'ordre des projets ne nous permettent pas d'aborder un examen détaillé. Nous signalerons sculement, comme un des plus jolis projets parmi ceux exécutés dans les exigences du programme, un petit monument en style gothique d'une fine exécution et situé au fond de la salle; et comme un des plus élégamment conçus, parmi ceux qui s'en sont affranchis, un modèle en terre ou en cire rouge. Les figures de la Foi, de l'Espérance et de la Charité, groupées autour du tombeau, sur lequel repose l'archevèque étendu, sont d'un dessin gracieux. Mais ces figures allégoriques, qui iraient tout aussi bien à la tombe d'un évêque mort en odeur de sainetcé, de la goutte oud un extarrhe pulmonaire, au fond de son alcôve et sur un lit de plume, sont-elles assez significatives pour un prince de l'Eglise frappé à mort sur les pavés d'une barricade? L'ange s'élevant droit du milieu du tombeau avec une palme à la main n'annonce pas cette mort d'une manière assez saisissante; cette figure d'ailleurs se compose mal avec l'ensemble harmonieux du reste du monument. La plupart des concurrents ont représenté enlevé au ciel par des anges sur des espèces de tre-bouchons formant des nuages; dans ln des projets, il est en labits pontificaux, pacifiquement agenouille sur un coussin de velours au-dessus d'un cénotaphe. L'n fusil, placé sur une des marches, est destiné à rappeler les cirronstances au milien la scule donnée convenable du sujet. A notre avis, la figure de Denis-Auguste Affre ne devait être représentée qu'eten-due sur les pavés où il a reçu le coup mortel.

A. J. D

Le Pacte du Revenant,

CONTE FANTASTIQUE DE CHARLES DICKENS

(Suite. - Voir le numéro du 6 janvier.)

Quand le fantôme se fut évanoui, M Redlaw demeura cloué à la place où il se trouvait, tant il était effrayé et strepéait. Il prétait une oreille attentive, croyant toujours entendre ces mots : « Tu olterus la mémoiré du passe à tous ceux dont tu t'approcheras, » répétés par des eches lugites qui devenaient de plus en plus faibles en mouraient dans l'eloignement. Tout a coup un cri perçant retentit dans me autro partie du vieux bâtiment. On eût dit le cri d'une personne égarée et cherchant vainement son chemin dans tembres de la comme de la

M. Redlaw jeta un regard effaré sur ses mains et sur tout son corps comme pour s'assurer de son identité, et à ce cri il répondit par un cri aigu et désespéré, car il se sentait lui-même aussi épouvanté que s'il n'eut plus su ou il

était.

De nouveaux cris lui ayant répondu en se rapprochant, il prit la lampe, souleva une lourde portière en tapisserie et s'avança sur le seuil d'une porte conduisant de sou cabinet d'études à l'amphitheatre dans lequel il faisait son cours Cette vaste salle, d'ordinaire toute remplie de jeunes têtes qui s'aluaient l'arrivée du professeur de régards joyeux et intelligents, était déserte et silencieuse. Privee de cette

vie qui, la veille, l'animait encore, elle lui apparut comme un emblème de la mort. Il tressaillit malgré lui en y entrant. « Holà i Sécria-t-il, par ici... par ici » Tandis qu'il pro-nonçait ces mots, en tenant d'une main la portière et en « Holat s'écria-t-il, par ici... par ici. " Tandis 'qu'il pronogait ces mots, en tenant d'une main la portière et en élevant de l'autre la lampe pour essayer de percer les épaisses et tristes ténèbres de l'amphithéaire, une masse informe passa rapidement à côté de lui, se précipita dans a chambre et s'accroupit dans un coin. Au premier aspect il se domanda si c'était un être humain ou un animal sauvage, mais après s'en être approché et l'avoir éclairé completunent, il reconnut que c'était un enfant... Un enfant qui n'avait jamais été un enfant, un petit sauvage, un monstre en los àge, une créature qui, n'ayant de l'espèce humaine que la forme extérieure, devait vivre et mourir comme la brute.

mourir comme la brute

Ses mains, — presque les mains d'un enfant par leur peti-tesse et leur forme, les mains d'un vieillard méchant par tesse et leur forine. Jes mains d'un vieillard méchant par leur étreinte avide et désespérée, — tenaient unis ensemble, à défaut d'autres liens, les debris des haillons sous lesquels il ne cachait qu'à demi sa nudité A voir les contours arrondis de son visage, on ne lui aurait pas donné plus de siv aus ; mais sa peau était hâlée et plissée comme celle d'un homme qui a beaucoup vécu. Ses yeuv brillants n'avaient rien de jeune. Des taches de sang et de boue, crevassées tant elles étaient épaisses et déjà vieilles, faisaient perdre à ses pieds nus cette gracieuse délicatesse qu'a toujours le pied d'un enfant. Accoutumé déià à être maltrailé et chassé comme une

Accoutumé déjà à être maltraité et chassé com

Accoutumé déjà à être maltraité et chassé comme une bête sauvage, il se tapit sur lui-même pendant que M. Red-law l'examinait, et, détournantla ête; il leva son bras pour se garantir des coups qu'il s'attendait à recevoir.

« Je vous mords si vous me touchez, » lui dit-il.
Quelques minutes auparavant, la vue d'un pareil être cit causé à M. Redlaw une profonde tristesse il le regardait froidement sans éprouver la plus légère émotion, et, après avoir fait un violent effort pour se rappeler un souvenir effacé dess mémoire, il demanda à l'enfant pourquoi il se trouvait la et d'où il veoait.

« Où est la femme r'éminum-l-il, ie cherche la femme

« Où est la femme? répliqua-t-il, je cherche la femme.

— Qui? — La femme, celle qui m'a amené dans cette maison et qui m'a réchauflé près d'un bon feu. Elle est restée si long-emps absente, que je suis sorti pour l'aller chercher, et je me suis perdu. Je n'ai pas besoin de vous; je cherche la

temme. "
Et il S'elança si rapidement vers la porte par laquelle il
était entré, qu'il l'avait déjà atteinte lorsque M. Redlaw
parvint à l'arrêter par ses baillons.
« Allons, laissez-noi sortir, murmura-t-il en se débattant

et en grinçant des dents, je ne vous ai rieo fait. Voulez-vous, oui ou non, me laisser aller rejoindre la femme? — Ce n'est pas par la, mais par ici, lui dit M. Redlaw en lui montrant l'autre porte et en le retenant encore; mais quel est ton nom?

Je n'ai pas de nom. Quelle est ta demeure?

Je n'ai pas de nom.
Quelle est a demeure?
Une demeure! qn'est-ce que cela? »
L'enfant écarta, en secouant la tête, les cheveux qui tomhaient sur ses yeux. le regarda un moment et, se débattant
plus violemment, il lui repéta:
« Voulez-vous me lècher; il faut que je trouve la femme!»
M. Redlaw le mena vers la porte: « Par ici, lui dit-il, je
vais te cooduire auprès d'elle. »
Ausès avoir lanné des regards perçants tout autour de la

vais te conduire aupres d'elle. « Après avoir lancé des regards perçants tout autour de la chambre, les yeux de l'enfant s'arrétérent sur la table cou-verte des restes du diner. « Donnez-moi de cela? demanda-il d'une voix avide.

« Donnez-moi de ceta? demanda-il d une voix avide.

— Ne t'a-t-elle rien donné à manger?

— J'aurai faim demain! n'ai-je pas faim tous les jours? »
Se sentant libre de ses mouvements, il bondit vers la ta-ble comme une jeune bête de proie; et, entassant contre sa poitrine du pain et de la viande avec ses haillons, le tout pele méle, il dit:

« Maintenant conduisez-moi vers la femme. »

1. Bredbavin rouvait trat de rémurgaçoù toucher cet en

M. Redlaw éprouvait tant de répugnance à toucher cet en-fant, qu'il se contenta de loi faire signe de le suivre, et il s'apprétait à franchir le seuil de la porte quand il tressaillit arrèta

« Cette faculté que je viens de te donner, tu la donneras

« Cette faculte que je viens de le donner, tu la donneras aux autres partonti où ui rias. «
Le vent qui le glaça au moment où il ouvrit la porte lui avait apporté ces paroles du fantôme.
« Pasce soir, se dit-il à lui-même d'une voix éteinte. — le ne sortirai pas ce soir. — Enfant, ajouta-t-il, marche tout droit devant toi; au bont de ce long corridor voité, quand tu sortiras dans la cour, tu verras briller à une fenètre la flamme d'un bon feu.

— Le feu de la ferme? « demanda l'angent.

nêtre la llamme d'un bon teu.

— Le feu de la femme? » demanda l'enfant.

A peine M Redlaw avait-il fait un signe de tête afirmatif, que les pieds nus de l'enfant s'étaient mis à conrir. Il
rentra dans son cabinet, sa lampe à la main, reforma vivement la porte et s'assit dans son fauteuil en se cachant le
visage de ses deux mains, comme s'il cût eu peur de lui-

Car en ce moment il était bien réellement seul... seul...

peut nomme au mineu d'une veritable fourmillère de petits enfants. Rien de plus inutile au développement de son ilée morale, si remarquablement exposée dans la première par-tie, que la description à la toupe que fait Charles Dickens de l'intérieur de cette famille; mais aussi rien de plus vrai, de plus soigneusement travaillé, de plus fini, de mieux

réussi : c'est peut-être le chef-d'œuvre des tableaux de genre miniatures de ce grand maître. Bien que ces petites toiles ne soient en général appréciées à leur juste valeur que par de véritables amateurs et de fins connaisseurs, elles n'en ont pas moins de prix, et ce serait se rendre coupable d'un crime de lisse art — qu'on me permette l'expression— que de passer devant, comme la foule, sans paraître y faire la moindre attention— sans s'arrêter longtemps pour l'ad-

Ce petit homme s'appelait Adolphe Tetterby. Il occupait le rez-de-chaussée de la maison qui fait l'angle des Băti-ments de Jérusalem. Il avait déjà exercé un grand nombre de professions qui ne l'avaient pas enrichi. Le jour et l'an où nous faisons connaissance avec lui, il était marchand de journaux Quoi qu'il n'eût pas d'associé, on lisait sur son enseigne : a tetterby and co; newsmen. — Outre les jour-naux quotidiens, hebdomadaires et mensuels, il vendait de vieux numéros de journaux illustrés, des histoires de pi-rates et de voleurs, des cannes de voyage, des billes, etc. Tandis qu'assis sur un tabouret il fait des efforts inutiles pour lire quelques lignes d'un grand journal qu'il tient dé

pour me quesques ignes o un grant journar qu'il rient que ployé sous ses yeux, passons rapidement en revue les entants qui fourmillent autoor de lui.

Au premier aspect ils sont si remuants et si bruyants, qu'on a de la peine à en fixer même le nombre. Cependant avec un peu de patience on finit par les compter et les distingent persent par de la destancia de la peur est entre et les distingent persent par d'estancia. tinguer. Constatons d'abord qu'ils ne sont pas plus de sept, bien qu'ils paraissent être vingt, et maintenant procédons par ordre à notre reconnaissance. Dans un coin de cette pepar ofure a note recommassance. Dans un com de ceute pe-tite pièce est un petit lit ou sont couchés deux petits gar-çons qui pourraient y dormir, en se serrant bien près l'un de l'autre, du sommeil profond de l'innocence, s'ils n'étaient nés avec la disposition malheureuse de rester toujours éveilnes avec la disposition maineureuse de rester toujours even-lés et de se livrer, coucheis comme levés, à des luttes in-terminables. En ce moment surtout, ils tenaient d'autant plus à veiller, que deux de leurs fières étaient activement occupés à construire dans le coin opposé une haute mu-raille avec des écailles d'huîtres. Des qu'elle commençait à raille avec des écailles d'huitres. Des qu'elle commençait a s'élever, ils s'élançaient, pour venir la renverser, a bas de leur forteresse où ils s'étaient déjà retranches avant que leurs ennemis stupéfaits cussent ou le temps de se mettre à leur poursuite. Ces déscentes, sorties, invasions, comme vous voudrez les appeler, étaient toujours suivies de représailles. Les Bretons cessayaient de se venger des Pictes et des Écossais qui avaient en l'audace de les provoquer. Ils s'efforçaient de les jeter a bas de leurs remparts, on du mains de les contraindre à capituler en les dépouillant de leurs couvertures. De son côté, un cinquième rejeton de M. Adolphe Tetterby, couché dans un autre petit lit, lançait incessamment aux tapageurs qui troublaient son repos—et qui se hâtaient de les lui renvoyer,—ses souliers et tous les autres projectiles plus ou moins durs, quoique inoffensifs, dont il etait parvenu a s'armer.

Pendant ce combat sans fin, un autre petit garçon—le plus gros de tous, quoiqui il fuit ençore petit — errait de

plus gros de tous, quoiqu'il fût encore petit—errait de long en large, tout penché d'un côté et les genous pliant sous le poids d'un érorem marmot qu'il était censé endor-mir en le calmant par un léger bercement. Mais, ò illusions mir ei e animato par un teger percenent. Mais, o inusoria bumaines! le marinot ouvrait encore de si grands yeax, qu'il ne paraissait nullement disposé à mettre un terme aux contemplations profondes auxquelles il se livrait avec bon-heur. La vie tout entière de son jeune frère Johnny—ainsi s'appelait sa victime—était régulièrement sacrifiée à ce Moloch tous les jours de l'année sur son autel insatiable. Son individualité consistait à ne jamais rester tranquille à le somm places productives un professe socciontimes les Son individualire consistant an ignaisi reserved applications and place pendant cinq minutes consecutives, et à ne jamais vouloir s'endormir lorsqu'on l'en priait. La petite Tetterby – c'était une file – c'était aussi connue dans le quartier que le facteur ou la laitière. Du lundi matin au sarquartier que le facteur ou la laitière. Du lundi matin au sa-medi soir elle flanait incessamment de porte en porte, de rue en rue dans les bras du petit Johnny Tetterby. Partout ou s'arrêtaient des saltimbanques ou des montreurs d'aniou s'arrêtaient des saltimbanques ou des montreurs d'am-maux savants, elle s'y faisait porter. Dès que des enfants se rassemblaient pour jouer, elle manifestait le désir — ton-jours satisfait — d'aller les regarder. Durant ces courses vagabondes, le pauvre Johnny éprouvait-il le besoir de se reposer, Moloch s'insurgeait contre lui et l'obligeait à re-prendre sa course. Johnny, fatigué de garder la chambre, voulait-il prendre un peu l'air, Moloch avait sommeil et exp geait qu'il la veillat. Johnny, au contraire, eti-il souhaité ne point sortir, jamais Moloch n'avait été plus réveillée, elle demandait innérieusement qu'on la mendi promener: et demandait impérieusement qu'on la menât promener; et cependant Johnny était convaincu que Moloch était un en-fant adorable qui n'avait pas son pareil dans toute l'Angle-terre; il se contentait de n'apercevoir en general que va-guement par-dessus le large bonnet du Moloch ou derriere sa robe les objets qui pouvaient le plus piquer sa curiosité ; il se trouvait heureux d'errer çà et la en chancelant ayec Moloch sur les bras, comme un commissionnaire de très petite taille chargé d'un énorme paquet sans adresse irait de maison en maison courbé sous son fardeau et ne trouvant

de maison en naison courbé sous son lardeau et ne trouvant personne à qui le remettre...
Cette scène, dont notre description ne saurait donner une idée camplete, avait fini par impatienter M. Tetterby père. Ne pouvant parvenir à lire son journal, il le jeta sur la table, se leva, se promena d'un air distrait tout autour de la chambre, comme un pigeon porteur de dépèches qui hésite entre plosieurs directions, lit une charge inutile sur un ou deux des marnots en chemise, qui s'esquivèrent adroitement derrière lui, et alors, se précipitant tout à coup sur le seul membre inoffensif de la famille, — l'humble et complaisant serviteur de la petite Moloch, —il lui appliqua deux bons soufflets. bons soulllets.

Méchant enfant, lui dit-il, n'avez-vous donc aucune « Mechani entant , un unen , navez-vous donc ademie pitié de votre pauvre pière, après les fatigues et les inquié-tudes d'un jour d'hiver qui a commence pour lui à cinq heures du matin par un temps si froid 2... Voulez-vous, avec vos vilains jeux , troubler le scul moment de repos dont il

puisse jouir? Ne vous suffit-il pas, monsieur, que votre frere Adolphe travaille, péniblement exposé au brouillard et au froid, tandis que vous vous plongez dans le sein du luve, avec um. avec un enfant et tout ce que vous pouvez dési-rer... vous faut-il encore transformer la maison paternelle en un véritable enfer et rendre vos parents fous? Est-ce la

cu un vertaine entre et rendre vos parents fous? Est-ce la ce que vous voulez? Hein! repondez. «
A chaque phrase, M. Tetterby avait levé la main sur le pauvre dolinny comme pour le souffleter de nouveau; mais, réflexion faite, il ne l'avait point frappé.
« Oh! mon perc, répondit le pauvre Johnny en pleurni-chant, vous me dites cela quand je n'ai fait autre choes que d'avoir soin de Sally et de la bercer pour l'endormir! Oh! mon pere.

mon père.

— Je voudrais que ma petite femme rentrat, dit M. Tetterby d'un ton plus calme et repentant. Je ne suis pas comment m'y prendre avec eux. Ils me font tourner la tête, et je
nesuis plus bon à rien. — Oh Johnny, ajoutat-til, ne vous
suffit-il pas que votre mère chérie, qui avait déjà sept garcons, ait support é tout ce qu'elle a supporté pour vous donner cette bonne petite sœur? — Il faisait allusion à Moloch
— Faut-il encore que vous vous conduisiez de façon à me
priver de ma raison? »

Tout en parlant ainsi M. Tetterby s'était adonaide also.

— rau-ii encore que vous vous condusiez de façon à me priver de ma raison? "

Tout en parlant aiusi, M. Tetterby s'était adouci de plus en plus Quand il eut achevé sa tirade, il embrassa tendrement son fils Johnny, si injustement grondé; il se mit à la poursuite des véritables coupables, et parvint, non sans peine, à en saisirun qu'il réintégra de force dans son lit, après lui avoir infligé un châtiment mérité. Cet exemple produsist un effet merveilleux sur le marmot qui s'était servi de ses souliers en guise de projectiles. Il s'endormit à l'instant mème du plus profond sommeil. De leur côté, ses deux frères, qui elevaient une muraille d'écailles d'huitres, se glissèrent immédiatement et sans souffer mot dans un cabinet voisin. Enfin le camarade de lit du coupable arrêté of puni se hâta, non moins discrétement, d'aller se recoucher auprès de son frère. Lorsque M. Tetterby s'arrêta pour reprendre haleine, ils'aperçut, à son grand étonnement, qu'un calme profond régnait autour de lui.

«Ma petite femme n'ent pas mieux fait, se dit-il à loi-

"Ma petite fenmen reut pas mieux fait, se dit-il à loi-même en essuyant son visage, qui était devent tout rouge; mais j'aurais désiré que ma petite fenme se fût chargée de cette hesogne."

Et M. Tetterby, après avoir cherché sur son parage un nassage qui puit produire dans une telle gioconstages un

passage qui put produire, dans une telle circonstance, une impression salutaire sur l'esprit de ses cufants, lut ce qui

C'est un fait incontestable que tous les hommes remar-« Cest un fait incontestante que tous res nommes remarquables on te u des mères remarquables, et qu'ils les ont respectées après leur mort comme leurs meilleures amies, » — « Mes enfants, ajouta-t-il, pensez à votre mère, qui est une femme remarquable, et sachez l'apprécier pendant sa vie. »

Il s'assit alors dans son fauteuil près du feu, croisa, ses ambes et se disposa à lire son journal à son aise. « Que per-sonne ne bouge, s'écria-t-il, sinon... Johnny, mon enfant, ajouta-t-il après une courte pause, ayez bien soin de votre

eur unique...» Johnny, assis sur un petit tabouret, pliait sans murmurer ous le poids de Moloch. sœur unique

sous le poids de Moloch.

M. Tetterby se disposait à faire de nouvelles recommandations à Johnny lorsque sa petite femme rentra, suivie de son fils afné Adolphe. Personne ne savait pourquoi ni comment M. Tetterby avait fini par se persuader que sa fomme était petite car elle était en réalité deux fois plus grosse que lui. Dans ce moment, elle revenait du marché avec son painer rempil de provisions. Après avoir ôté son chapeau et son châle, et s'être laissée tomber, épuisée de fatigue, sur une chaise, elle intima à Johnny l'ordre de lui apporter sa petite sœur qu'elle avait envie d'embrasser. Johnny s'empressa d'obèir, et retourna sur son tabouret de plus en plus courbé sous son fardeau; mais, M. Adolphe Tetterby, avant pressa d'ober, et retourna sur son tabouret de plus en plus courbé sous son fardeau; mais, M. Adolphe Tetterby ayant manifesté à son tour le mème desir, il se vit forcé de le satisfaire. Enfin M. Tetterby pere lui-méme, comme illuminé d'une idée soudaine, voulut aussi embrasser la petite Sally; et, quand Johnny reprit pour la troisième fois le chemin de son tabouret, il était tellement plie en deux, et la lateant, qu'à le voir et à l'entendre, on eut pu craindre qu'avant d'y arriver il ne tombàt épuisé de fatigue.

« Onoi que vous fassiez, Johnny, lui dit Mrs Tetterby en seconant la tête d'un air mécontent, avez bien soin de votres seconant la tête d'un air mécontent.

« Quoi que vous fassicz, Johnny, Ini dit Mrs Tetterby en seconant la tèle d'un air mécontent, avez bien soin de votre petite sœur, sinon ne regardez jamais votre mère en face — Ni votre père, dit Adolphe. — Ni votre père, dit Adolphe. — Ni votre père, d'unny, ajouta M Tetterby, « Tandis que Johnny, vivennent affligé d'une pareille injustice, baissait sur Moloch ses yeux qu'i s'était permis de lever sor ses parents. M. et Mrs Tetterby prodigoaient les soins les plus tendres à leur fils atné. Adolphe, qui, bien qu'agé de dix ans à peine, gagnait dejà sa vie en vendant du matin au soir des journaux dans les stations des chemins de fer. Mrs Tetterby, pendant la conversation du père et du de fer Mrs Tetterby, pendant la conversation du père et du do main a soir espandant la conversation du père et du de fer. Mrs Tetterby, pendant la conversation du père et du fils, avait d'abord tourné et retourné pensivement son al-liance de noces dans le doigt qu'elle ornait. Enfin, se levant d'un air distrait, elle se disposa à mettre le couvert pour le

Mon Dieu, dit Mrs Tetterby, c'est ainsi que va le monde

- Comment va le monde? lui demanda M. Tetterby en

— Comment va le monde? hui demanda M. Tetterby en jetant autour de lui un regard étonné.
— Oh! rien, « répondit Mrs Tetterby.
M. Tetterby fronça les sourcils, replia son journal dans un nouveau format et le parcourut des yeuv de haut en bas, de bas en haut, en travers, dans tous les sens; mais il était trop préoccupé pour pouvoir le lire.
Cependant Mrs Tetterby continuait à mettre le couvert; mais elle paraissait plutôt occupée à infliger à la table un châtiment mérité qu'à préparer le souper de son mari et de ses enfants; elle la frappait durement, sans motif, avec les

conteaux et les fourchettes, elle la maltraitait avec les assiettes, elle la bousculait avec la salière, elle y laissait tomber lourdement le pain de tout son

« Mon Dieu , répéta-t-elle, c'est ainsi que va le

Mon Dieu, répéta-t-elle, c'est aussi que va le monde
Ma colombe, répliqua sou mari en jetant un nouveau regard autour de fui; vous l'avez déjà dit...
Qu'est-ee que cela signifie?
Eh hien! s'écria-t-elle, je répéterai aussi, si vous le désirez, ce que je vous ai repondu: Cela ne signifie rien, rien assaurèment, et encore une fois, pour peu que vous y teniez, cela ne signifie rien, absolument rien.

— Ma petite femme, dit M. Tetterby avec douceur en la regardant livement d'un air stupéfait, au nom du ciel, qu'avez-yous?

du ciel, qu'avez-vous?

— le n'en sais rien répliqua-t-elle; ne me le demandez pas. D'ailleurs est-ce que j'ai quelque close? qui a pu le dire? n' A ces mots, M. Tetterby renonça de nouveau à la lecture de son journal, se leva, se promena lentement de long en large, les mains derrière le dos, et s'adressa à ses deux fils ainés, il leur dit:

sadressa à ses deux fils ainés, il leur dit:

Votre souper sera prêt dans une minute, Adolphe, votre mère est allee l'arheter, malgre le froid et le brouillard. Elle est bien bonne, votre mère?
Vous aurez aussi bientôt à souper, Johnny, Votre mere est satisfaite et reconnaissante, mon garçon, des tendres soins que vous prodiguez si complaisamment a votre précieuse petite suren.
Sans faire la moindre observation Mrs Tetterby, qui paraissait un peu moins irritée contre la table, avait achevé ses préparatifs. Elle sortid de son panier une énorme tranche d'un pudding aux pois tont claud, enveloppée dans du papier, et un bol



Me voici dit le fautôme.

recouvert d'une soucoupe. Le papier ôté, la soucoupe en-levée, il s'exhala aussitôt une odeur si appétissante, que les trois paires d'yeux fermés ou feignant de l'être dans les les trois paires d'yeux fernés on feignant de l'être dans les deux lits s'ouvrirent toutes grandes et dirigèrent vers la table des regards de convoitise. Seul, M. Tetterby sembla n'avoir pas entendu cette invitation muette de venir souper, il restait debout en répetant d'une voix lente: « Oni! oui! votre souper sera prêt dans une minute, Adolphe, votre nière est allée l'arbeter, malgré le froid et le brouillard.... elle est bien bonne, votre mère?

Cette fois, Mrs Tetterby, qui avait déja donné diverses marques de repentir derrière lui, l'interrompit en se jetant a son cou et en sanglotant:

« Oh! Adolphe! s'écrie-t-elle, comment ai-je pu me conduire ainsi! »

duire ainsi! » duire ains) **

Ette réconciliation causa une si vive émotion à l'autre Molphelellisetà son frère Johnny, qu'ils semirent à pousser a l'unisson un cri de désepoir. Ce cri ent pour ellet de faire fermer immédiatement tous les yeux ouverls dans les lits, et de mettre en fuite les deux autres marmois qui, couchés dans le cabinet voisin, s'étaient déjà levés et entr'ouvraient la porte alin de venir voir ce qu'il y avait à souper.

En revenant la lamaison, dit Mrs Tetterby avec de gros soupirs, je n'avais pas plus l'idée qu'un enfant qui est encere dans le ventre de sa mère ... *

Cette façon de parler sembla déplaire à M. Tetterby. Dites qui vient de natire, ma chère? Ini demande-t-il.

Je n'avais pas plus l'idée qu'un enfant qui vient de natire, ... Johnny, ne me regardez pas ainsi, ne quittez point votre seur des yeux, sinon elle tombera et se tuera, et vousen mourrez de chagrin; ... pas plus d'idée que cette chère enfant. d'être de mauvaise humeur. Mais ... elle s'in-Cette réconciliation causa une si vive émotion à l'autre



Le pacte du revenant

terrompit en faisant de nouveau tourner dans son doigt son alliance de noces.

— le vois, je comprends, dit M. Tetterby — cela n'a rien d'étonnant..... le mauvais temps, la fatigne, la difficulté des circonstances, tout cela réuni, rien de plus excu-

Quelle méchante folle d'avoir de pareilles idées! Rap-proche-toi de moi , Adolphe , et laisse-moi te faire un aveu complet.

M. Tetterby s'étant rapproché, Mrs Tetterby éclata de rire,

M. Tetterby setant rapproche, Mrs retterby eciata de fire, le serra sur son cœur el essuya ses larmes.

« Tu sais , Adolphe , mon cher, hii dit-elle , que, lorsque j'etais jeune fille ; jeus le choix entre plusieurs prétendants, et que ce fut toi que je préférai. Jamais , je to le jure, je n'y songe pour le regretter...

— Evcellente petife fennne! s'écria M. Tetterby en l'interrompant, que je t'aime!



La famille Tetterby

- Écoute la fin de ma confession, reprit-elle d'un ton repentant, et tu vas me détester Aujour-d'lui, en allant au marché avec mon grand panier, je voyais tant de bonnes et belles choses a vendre et j'avais en poche si peu d'argent pour les acheter qu'une abomunable pensee m'est venue. Je ne suis qu'une abominable pensee mest venue. Le dit a moi-même que peut-être j aurais été plus riche et plus heureuse si... « Mais elle n'osait pas achever et plus heureuse si... » mai alliance en baissant et tournait de nouveau son alliance en baissant

et tournait de nouveau son amance en baissant honteusement la tête. « Si tu ne t'étais pas mariée, acheva M. Tetterby, ou si tu avais épousé un autre de tes nombreux prétendants?

tendants?

Oui, s'écria Mº Tetterby en sanglotant, je suis obligée d'en convenir. Tu vas me hair, Adolphe.

— Le ne te hais pas encore, « bui dit-i).

Elle l'embrassa avec reconnaissance et continua :
« Ce n'est pas tout. Je ne puis m'expliquer le changement qui se fit tout a coup en moi. Étais-je malade? avais-je la tête égarée? je l'ignore. Mais ce que je sais trop bien. Cest que je perdis subitement la memoire de tous les plaisirs et de tous les bonders que nous avons equits ensemble ou du noins la memoire de tous les plaisirs et de tous les honlieurs que nous avons goûtés ensemble, ou du moins
je m'elforçais de les oublier, tant ils m'inspiraient
de dédain et d'aversion. Je n'avais plus qu'une
pensée. Je me rappelais seulement que nous étions
pauvres et que nous avions un grand nombre de
hourlies à nourrir.

— Ell bien, ma chère, dit M. Tetterby en secouant
la tête d'un air encourageant, c'est la v.rité; après
tout, nous sommes pauvres et nous avons un grand
nombre de bouches à nourrir.

Ah! cher Adolphe, s'écria-t-elle en jetant ses
deux bras antourde son rou, mon bon, mon excellent,
mon patient mari, je suis tout autre depuis que je suis
revenue auprès de toi. A peine rentrée dans notre



Si vous me touchez, je vous mords.

chambre, je me suis sentie assaillie d'une foule de souvenirs qui rendirent à mon pauvre cœur endurei ses douces peusées d'autrefois. Je me suis rappelé toutes les luttes que nous avons sontenues contre l'adversité, toutes les privations que nous avons senturées. Tous les soucis qui nons ont désoles dequisque nous sonmes mariés. J'ai récapitulé dans ma mémoire toutes les heures de veilles que nous avons passes pendan nos maladies ou celles de nos enfants, pres de notre lit ou de leurs berceaux, et je me suis dit que toute ces douleurs souffertes en commun, tous ces tourments fraternellement partages, avaient fait de nous deux un seul être, et que je n'aurais pu, que je n'aurais jamais voulu avoir un autre mari et d'autres enfants. Et alors les plaisirs simples et peu coltenx que nous avons goûtés ensemble et qui m'avaient inspiré un moment tant de dedain et d'aversion me semblérent tellement précieux et chers que je n'ai pu supporter l'idée de les avoir méconnus, et je me suis écrie, et je te le dis, et je te le repeterai cent fois. Adolphe, comment aige pu me conduire ainsi? » chambre, je me suis sentie assaillie d'une foule de souvenirs conduire ainsi?

le me conduire ainsi?

La bonne M' Tetterby, s'abandonnant sans reserve à ses hométes sentiments et à ses remords, pleurait toutes ses larmes; tout à coup elle poussa un cri perçant et courat se placer derrière son mari. Ses enfants reveilles en suissaut, urent une telle frayeur, que, s'elançant hors du lit, ils vinyent se grouper et se serrer autour d'elle. Son negard ne finyas moins effrayé et efferayant que sa voix quand, montrant lu doigt un homme pâte, enveloppé d'un manteau noir qui s'etait introduit dans la chambre, elle s'ecria:

Vois cet homme ! La! regarde. Que veut-il?

Aporent Josses.

La suite au prochain numéro.

Le péché de M Antoine. — Caricatures par Cham.



Moyen de se soustraire à l'impôt : porter son pantalon en veste et son babit en pantalon.



Citoyen cherchant à prouver qu'il est dans l'aisance.



Moyeo de ne pas porter la casquette sans payer l'impôt du chapean.



L'impôt du chapeau payé par association.



Portrait d'un citoyen à qui ses moyens ne permettent de payer que la moitié de l'impôt.



— C'est ton chapeau neuf que tu as abimé comme ça?—Dam! je n'ai pas le moyen de le porter en chapeau. Je l'ai mis en casquette.



Arrètés, condamnés et ennvaincus øde porter des habits sans avoir les moyens de payer la taxe.



- Mon enfant, il faut payer la taxe, j'en suis faché; mais votre père, en vous donnant sa veste, vous a vètu d'une rediugote.



Procédé simple et peu coûteux pour mettre son habit ou sa reduigote dans la catégorie des vestes,



Citoyen peu aisé en blouse de bal.



Un habit grevé de sommations avec frais.



Dernière sommation de la loi : condamné avec dipens.

Chronique musicale.

Un succès ne vient jamais seul, L'Opéra-Comique et le Un succès ne vient jamais seul. L'Opéra-Comique et le public qui fréquente assidôment et théâtre ont pi se con-vaincre, la semaine dernière, de la vérité de ce proverbe, légerement varié à l'usage des gens heureux. Ur qu'y a-t-il en ce moment de plus heureux que le théâtre de l'Opéra-Comique? Trente représentations du l'al d'Andorre, avec la salle toujours pleine autant qu'elle peut l'être, ont sanc-tionné l'accueil enthousiaste fait le premier soir à ce déji-cieux ouvrage. Cependant voici le Caïd, ouvrage d'un tout autre genre et non moins digne d'être aussi bien accueilli, qui vieut, non pas disouter la faveur publique au chefqui vieat, non pas dispute la faveur publique au chef-d'unvre de MM Halèvy et Saint-Georges, mais la parta-ger avec lui. Le Caid est dù à la collaboration de M T. Sauvage, pour les paroles, et de M. Ambroise Thomas, pour la musique.

ger avæcum. Le Catal est au à la collaboration de M. T. Sanvage, pour les paroles, et de M. Ambroise Thomas, pour la musique.

Dans ses se poemes de l'Eau merrecilleuse et de Gilles ravisseur. M. T. Sanvage avait déjà montré avec bonheur la coonaissance parfaite qu'il possédait de l'ancien theàtre de l'Opéra-Comique et l'espèce de culte voué par lui à ce genre de pièces si divertissantes que nos bous aieux allaient voir jouer aux foires Saint-Laurent et Saint-Germain. Il avait même scrupuleusement, et, si nous osions le dire, religieusement conservé les propres figures que les Lesage et les Piron, les Panard et les Vadé, les Favart et les d'Orneval avaient autrefois fait parler et mouvoir avec tant de galté, d'esprit et de liherté. Dans le Caid ce ne sont plus précisément les mêmes masques, mais sous d'autres costomes on n'a pas de peine à retrouver nos bouffons du temps jadis. C'est toujours le spectacle de la foire, seulement vêtu au goût de nos jours et orné de décons fraîchement peints tout à neuf. Le vieux Cassandre se présente ici sous les traits du caid Abou-Tiphar: sous ceux de l'eunuque Ali-Bajou c'est eniserie; le coilleur gascon Birotean, bien qu'il ne porte pas le pantalon large et flottant, la veste blanche aux manches démesurément longues, est bien le même que Pierrot, intrigant, lableur, un peu poltron; le beau Léandre enfin a beau se déguiser sous le colback hautement empanaché et le brillant uniforme d'un tambour-major, on le reconnait rien qu'à sa manière de se dandiner en marchant et de porter la canne; il n'a rien perful de ses allures toujours conquierantes et de son air mangeur de ceurs tendres. Quant a l'espiègle, alerte et spirituelle Colombine, elle est ci devenue modeste sous le nom de Virginie, et la sensible la d'autant mieux gardé ses facultés nisément impressionables qu'elle est née, par sa transformation nouvelle, dans un hereux gardé ses facultés nisément impressionables qu'elle est née, par sa transformation nouvelle, dans un hereux gardés es facultés nisément impressionables qu Isabelle a d'autant mieux gardé ses facultés aisément im-pressionnables qu'elle est née, par sa transformation nou-velle, dans un harem, sous le brulant soleil d'Afrique : aussi ne s'appelle-t-elle plus simplement Isabelle, mais bien Fatma. Tels sont les personnages avec leurs nons et leurs états tout modernes; mais il n'est pas possible de s'y mé-prendre en les voyant agir; ce sont tous de vielles connais-sances, de ces vieilles connaissances qu'on retrouve tou-jours avec plaisir; car avec elles on est assuré d'avance de passer joyeusement la soirée. Le coilleur Biroteau et la modeste Virginie sont allés s'é-tablir en Algerie dans le but d'y faire fortune d'aborde et de

sances, de ces vieilles comaissances qu'on retrouve toujours avec plassir: car avec elles on est assuré d'avance de
passer joyeusement la soirée.

Le coilleur Birotean et la modeste Virginie sont allés s'établir en Algérie dans le but d'y faire fortune d'abord et de
s'épouser ensuite. Cependant les Bédouins et les Bédouines
n'étant pas encore à la hauteur des inventions perfectionnées de nos lions et de nos fionnes de Paris, le coilleur est
obligé d'avoir recours à d'autres moyens qu'à ceux fournis
par son art pour réaliser la première partie de ses vœux. Il
a découvert que, pendant la ouit, le caïd faisant sa ronde,
suivant les us et coutumes de la police française, est sonvent surpris dans l'obscurité par des bandes de ses admistrés, qui se vengent alors sur son dos municipal des
vevations que, durant le jour, il leur fait éprouver dans
l'exercice de ses fonctions. Autant de boudjous d'amende,
autant de coups de báton. Enchanté de sa découverte. Biroteau va trouver le caid et lui propos en expedient bien
simple pour le délivrer des bastonnades nocturnes. Le caid,
ayant rassemblé publiquement et solennellement tous les
labitants de son quartier, remettra vingt mille boudjous à
Biroteau, en déclarant que cette summe est le prix d'un secret merveilleux au moyen duquel il devinera désormais a
l'instant même les mauvaies pensées secretes de tous ceux
qui s'aviseront d'en avoir, surtont a son égard. Le moyen
parait bon an caid, mais, vu son avariec, il le troux ettor
change au coifleur de l'unir à sa file Patma. Mais cellecia remarqué certain bean militaire marchant toujours
avec une élégance particulière en tête du regiment Elle Inia
a fait savoir ses sentiments favorables, de sorte que, Jorsque Biroteau, alléché par les douceurs de la vie orientale,
est prét a accepter les propositions du caid, il se trouve entre
la jalousie vive et expressive de Virginie et la colorre expéditive de « Michel dit Puits d'Amour, au trente-huitieme
major-tambour. « Il ne sort de cette position perplexe qu'en
prou

coup de clarté, d'aisance, d'esprit; l'instrumentation est sobre et riche toutefois de détails lins, piquants et heureux. Ce qui distingue surtout la musique du Caïd, c'est une gatié ronde, franche, de bon aloi et toujours de bon goût. On y sent briller ces qualités, qui d'ordinaire vont rarement ensemble, des le commencement de l'ouverture, charmant morceau symplonique, plein d'entrain et de jolis motifs. L'introduction de l'ouvrage est d'un effet très original; elle contient un cheur de Bédonins dialogué avec la plus pétillante vivacité, la ronde du caïd, le chant des musulmans au lever du soleil, des couplets soldatesques du tambour-major guidant ses subordonnes qui battent la diane, la chanson-nette de la modiste matinale ouvrant gaîment son magasin, tons ces divers morceaux, opposés de ton et de conteur, parfaitement en scène, enchaînés avec beaucoup de tact nusical, font de cette introduction un tableau de genre d'une vrichesse et d'une variété des plus agréables Le don entre Virginie et Biroteau, l'air où le tambour-major retrace, avec toute la fatuité qui le caractérise, les charmes innombrables de son grade durant la paix et pendant la guerre, sont aussi deux messares de la contenua de la contenua suite de la contenua de la contenua de la contenua suite de la contenua de l organie exbiraceau, i air on te fambour-major retrace, avec toute la fatuite qui le caracterise, les charmes innombrables de son grade durant la pais et peudant la guerre, sont aussi deux morceaux qui méritent de grands eloges. Les couplets d'Ail-Bajou : Je suis gourmund comme une chatte, sont assurément une des charges les plus réjouissantes, les plus spirituellement faites qu'on puisse entendre. On ne saurait imaginer jusqu'a quel point un simple point d'orgue peut devenir un moyen de scene des plus comiques, tant qu'on ne l'aura pas entendu chanter par M. Sainte-Foy, qui s'est composé, on ne sait comment, pour son rôle d'eunque, une voix exceptionnelle, gréle, glapissante, criarde, dont chaque son provoque un rire inextinguible, malgré ec qu'on en écrit. Le linal du premier acte renferme un quintette d'une facture également spirituelle et savante Le second acte commence par un chœur de femmes très gracieux et une jolie romance de Fatma, suivie d'un charmant duo entre Fatma et le tambour-major, dans lequel on distingue particulièrement la mélodie sur ces mots: O ma gazelle, — ma tourterelle, — reste fidde— à ton serment. L'air qui vient ensuite: Plair-gnez, plaignez la pauvre demoiselle, est extrêmenent gnez, plaignez la pauvre demoiselle, est extrêmement brillant : c'est le tableau du sort des femmes en France ex-posé par Virginie à Fatma. Rien n'est certes plus séduisant. brillant's c'est le tableau du sort des femmes en France exposé par Virginie à Patma. Rien n'est certes plus séduisant. Bien folles sont celles de nos compatriotes aimables et jo-lies qui ne savent pas s'en contenter. Il conclut a : Five le mariage! d'une façon péremptoire, pleine de gentillesse et de coquetterie. Le trio qui suit : Il me délaisse! — à petition; il ne pouvait être écrit tel qu'il est que de la main d'un maitre consommé; c'est un véritable chef-d'œuvre. Il ne nuit cependant en rien au beau sextuor avec chœur que l'on remarque ensuite dans le linal, et qui est conçu à la manière des meilleurs inndeles de la belle école italienne, celle de Cimarosa, de Paesiello et de Rossini.

En résume, si la reputation de M. Ambroise Thomas, comme un des plus savants musiciens que nous ayons maintenant, était depuis longtemps solichemen étable parmi les artistes par des ouvrages tels que le Perruquier de la Règence et Mina, il n'est pas douteur que la partition du Card ne vienne y ajouter d'une manière définitive cette consécration populaire sans laquelle les plus grands talents passent souvent inaperçus dans notre pays. Les applaudissements unanimes que la musique du Card a obtenus aux deux premières représentations assurent désormais à M. Ambroise Thomas cette double gloire que les artistes doivent poujous; a partiellement au publifionner.

deux premières representations assurent desormais a M. Am-broise Thomas ectte double gloire que les artistes doivent toujours naturellement ambitionner. L'exécution et la mise en scène de l'ouvrage font le plus grand honneur aux artistes et à l'administration de l'Opéra-Comique Le rôle de Virginie est le premièr que madame Ugalde ait créé depuis ses débuts à ce théâtre. Elle y a fait Ugatice ait cree depuis ses debuts a ce theátre. Elle y a lait preuve de très notables progrès comme actrice; mais c'est surtout comme chanteuse qu'elle y a obtenu un succès éclatant. Ses complets, une foule de passages dans les morceaux d'ensemble et son air qu'elle dit avec une verve, une perfection inexprimables, hii ont valu des applaudissements sans nombre, des fleurs magnifiques et l'honneur du rappel à la lin de la soirée. M. Hermann-Léon a rencontré dans le a la no de la sobore, al tremann-Leon a rencontre dans le rôle du tanbouer-najor une de ces créations les plus heu-reuses, il a su, comme chanteur et comme acteur, se faire applaudir beaucoup et instement. M. Boulo s'est aussi tres bien acquitté du rôle de Biroteau, le seul qu'il ait eu à créer appanni Beaudup et jusciellen. M. Boulo's est aussi tres bien acquitte du rôle de Biroteau. Je seul qu'il ait eu à créer jusqu' a présent. Sa voix fraîche et son habileté à la conduire le rendront tous les jours plus sympathique au publié de Upéra-Comique. Nous avons déja dit que c'est M. Sainte-Foy qui renupit le rôle d'Ali-Bajou, mais nous le redisons volontiers: car, seulement d'y penser. I envie de rire nous prend involontairement; et c'est si bon de rire Ucla ne vaut-il pas les meilleurs médecines? Mademoiselle Decroix et M. Henri complètent de la manière la plus satisfaisante l'ensemble avec lequel la piece est jouée.

Nous ignorons le nom des penutres à qui l'on doit les dicorations du l'aid mais, en jugeant par analogie et d'après leur effet délicieux, il nous a semble reconnaître la touche large et brillante des labiles artistes qui ont peint les beaux decors du premier et du troisième acte du l'ad d'Andorre. Quoi qu'il en soit, la façon dont le l'aid est représente prouve autant d'intelligence que d'activité en M. Perrin , l'heureux directeur de l'heureux théâtre de la rue Favart.

Histoire de la littérature française.

PAR M. D. NISARD (TOM b. 111.)

Ce troisieme volume va parattre à la librairie de Firmin Didot. Il complete la liste des grands noms du div-septième siecle Reane, Mahere, La Fontaine, La Rochefoucauld, La Bruyere, Bossuet, Fenelon, Sévigné, Saint-Simon y sont

successivement apprécies comme autant de types immortels de l'esprit français, divers par les sujets et la physionomie, ressemblants par les qualités genérales et immuables de cet esprit. Ainsi, toute la partie de l'ouvrage de
M. Nisard qui comprend le dix-septieme siècle est terminée.
Cen est la partie capitale; car, dans son plan. l'esprit français, depuis les premiers monuments en langue française,
jusqu'au dix-septieme siècle, est en travail de la perfection
littéraire qui s'accomplit dans ce siècle, et, à partir de la ,
l'art ne fait plus d'acquisitions qu'au prix de pertes irreparables.

Les jugements de M. Nisard sur nos grands écrivains Les Jugements de M. Nisard sur nos grands écrivains n'ont pas le caractere de pieces de critiques faites à froid : l'auteur a recueilli sur le papier les vives impressions que l'homme a reçues de tant de beaux ouvrages par le cœur, l'imagination et la raison. Son admiration, quoque toujours motivée, est profonde et tendre. On ne parle ainsi que de gens qu'on aime. M. Nisard n'a pas fait de brillantes pages de critique sur un choix arbitraire de morceaux d'école; il a la field de souvement la sertite de cautement.

gens qu on anne. M. Nisard n a pas fait de brillantes pages de critique sur un choix arbitraire de moreaux d'école; il a lu à fond les ouvrages, il a pratiqué les auteurs, et c'est dans la douceur de ce commerce intine qu'il a pris les raisons élevées ou ingénieuses qui tiennent s'ajouter à toutes les raisons que nous avons de les admirer.

C'est un préjugé fort commun que de croire qu'il n'y a plus rien à dire de nouveau sur de tels noms. Je comprends pourquoi ce préjugé est si général. Notre vanité y est intéressée; nous nous flattons de n'avoir plus rien à apprendre sur ces hommes qui ont connu tout ce qui est de l'homme. Les critiques sont pour quelque chose dans ce préjugé. Au lieu de chercher dans de profondes lectures des yues originales, ils se contenient de refaire avec esprit des jugements déjà faits; et comme le public voit reparaître les mêmes choses sous d'autres mots, il s'imagine que c'est un peu la faute de la matière qui est épuisée. C'est une illusion qui trompe même de hous esprits. Les œuvres du génie sont des mers dont on n'atteint pas le fond. Il sy trouve, comme à la surface, des beautes pour une première lecture; il y en a pour la méditation la plus approfondie; et il n'est pas de lecteur si bien doné qui puisse se flatter d'égaler le génie qui les crée par l'intelligence qui les comprend.

C'est par des découvertes due, ess heautis constitées seuve prend.

prend.
C'est par des découvertes dans ces heautés secrètes, pour ainsi dire, que les deux volumes consacrés par M. Nisard au dit-septieme siecle sont un ouvrage tont nouveau, te mérite de nouveaute, il le tire du sentiment fin de vérites éloignées, jamais du paradove. Ses jugements sont à la fois nouveaux et conformés a ce que nous savions et sentions confusément; il voit avec netteté, dans les ouvrages du gemie, ce que nous ne faisions qu'y ontrevoir; il nous ymontre ce que notre instinct y soupeonnaît; il supplée pour nous au temps et à la réflexion qui nous ont manqué.
Le style de ce volume est, comme celui des precédents.

nous au lemps et à la réflexion qui nous ont manqué. Le style de ce volume est, comme celui des précédent-le style du sujet. Il n'est pas permis d'apprécier les plus grands modeles du langage français dans un langage qui alisserait à desirre du civie des qualifies nécessaires : propriète, clarté, simplicité distinguée; ou qui, parlant de parceils hommes, manquerait de couleur et d'accent. C'est encore dans leur commerce que la critique peut trouver le secret d'uoe langue qui soit digne d'eux. M. Nisard leur rend souvect cet hommage qu'on se corrige, en les lisant, de ce que les imperfections de l'education, le tour d'esprit du jour, la mode, l'imitation mettent d'etranger et de fac-tice dans notre esprit; qu'ils nous avertissent de notre natice dans notre esprit; qu'ils nous avertissent de notre na-turel, qu'ils nous aident à l'affranchir de toutes ces servi-tudes, qu'ils nous apprennent à le reconnaître et à le garder. tudes, qu'ils nous apprennent à le reconnaître et à le garder. Il est hi-mème l'exemple le plus frappant de la vertité de cette remarque. Aucune rhétorique, aucun faux brillant imité de ceux qui réussissent de ce temps-ci, aucune recherche de plitoresque, aucun effort pour surfaire les choses par les mots, ne viennent gâter un style ferme, précis, délicat, qui tire sa variété de la diversifé des choses, et qui traitant tour à tour du théâtre, de l'éloquence religieuse, de la philosophie morale, de la fable, des mémoires et du genre épistolaire, se teint naturellement des couleurs de chaque sujet.

Avant de rendre compte de ce volume, comme nous l'avons fait des précédents, nous ne pouvons mieux justifierre

And the relate compare to volume, comme noist re-vons fait desprécédents, nous ne pouvois mieux justifierce premier aperça que par l'extrait suivant du chapitre sur la fable, ou plutôt sur le poète inimitable qui la personnine dans notre pays: La Fontaine.

Pourquoi rien n'a péri dans les Fables de La Fontaine.

« La Fontaine s'est rangé parmi les dramatiques par l'idée qu'il avait de ses fables : il les appelle

Un drame à cent actes divers,

Le dramatique était son tour d'esprit. Tous ses ouvrages pour ne parler que des excellents, sont des recits en action Le sujet est le même que dans les pieces de Racine et Moirer : c'est l'homme tel qu'il est. Le plus réveur en apparence des poètes de ce temps-la ne réve jamais. La réverie, comme genre, est inconnue au div-septieme siècle Il s'en glisse quelquefois dans les charmants révits de La Fontaine c'est comme une volupté de sa pensée. a laquelle il se laisse aller un moment ; mais bientôt il reprend son recit; le poete ne s'est regardé un moment que pour mieux voir dans le cœur d'autrú.

Le petit théâtre de La Fontaine a été plus heureux que celui de ses deux amis; rien n'en a passe de mode, rien n'en a péri. Si cette seéne est plus humble, elle n'est point sujette aux servitules thetrales. On n'y voit pas la part du métier. Il ne s'y trouve point de confidents, soit pour faire valoir les acteurs, soit pour tenir lieu des personnages principaux qui n'arrivent pas; point de longs inonlogues pour l'acteur aimé du public. L'amour n'est pas force d y

affecter la forme passagère qu'il reçoit des mœurs, du tour d'imagination de l'époque ou de l'exemple du prince; il n'y est ni pompeux ni raffiné. Le fabuliste n'excite ni le gros rire, qui est peut-être chose de mode, ni les larmes, qui se sèchent si vite. La raison seule y sourit, ou s'y attendrit. La Fontaine a senti aussi vivement qu'aucun de ses contemporains les grandeurs de son époque; mais il n'a été dupe, ni du grandiose, ni de l'étiquette. Ses mœurs, non pires que celles des autres, mais qu'il ne prenait pas soin de cacher, soit paresse, soit qu'il trouvât innocent ce qu'il ne sentuit pas le besoin de dissimuler, ses mœurs jui rendirent ce service, qu'en le faisant écarter de la cour, elles hi conservérent son naturel. Personne ne fut moins courtisan, quoique personne n'eut pas mieux demandé que de l'ètre. Ce n'eait ni fierte n'i chastet de génie, c'est sa toilette négligée qu'i le sauva. La Fontaine, a la cour, cût été equindé par facilité d'humeur et par nimation. N'avai-il pas été bel esprit un moment à la cour de Fouquet? Il est fort beureux qu'on ne l'ait pas trouvé d'assez bonne compagnie. Il a gagee une physionomie à part, dans cette galerie de Il a gagné une physionomie à part, dans cette galerie de si nobles portraits.

si nobles portraits,

Aussi, tandis que dans les œuvres de ses deux amis la
critique peut compter plus d'une partie séchée, tout vit,
tout est toujours vert dans La Fontaine. Plus d'un passage
qui provoquait le gros rire dans les pièces de Molière n'emeut pas notre parterre, lequel va celater à un jeu de mots
dans le goût de notre temps, à une pointe, à quelque phrase
de grand style mise dans la bouche d'un niais. De même,
toute la ruite asserte dans la conche d'un niais. de grand style mise dans la bouche d'un niais. De même, toule la partie romanesque ou de galanterie noble, dans le theâtre de Racine, si elle n'est pas tout-à-fait morte, à cause des accents pathetiques que le cœur du poète y a mélès, est du moins fort refroide. Et ce qui prouve que ce n'est pas notre feute, mais celle du poète, ou plutôt relle de la mode qui il ni imposait un certain patron, c'est que, dans ces parties refroidies ou mortes, la langue ne soutient pas les idées; le style de ces passages n'est pas franc. Le poète ne voyait pas clairement les choses sous les mots; il ne sentait pas sous ces formules le cœur palpiter. Par une illusion propre aux poètes dramatiques, qui leur fait confondre le vrai avec l'applaudi, il s'accommodait au tour d'inagination de son temps; il miniait il répéalit Quand Racine parle de son fonds, sa langue est le diamant; quand il parle selon la formule contemporaine, il est vague, claecé, et nous

gination de son tenips; il imitait, il répétait. Quand Racine parle de son fonds, sa langue est le diamant; quand il parle selon la formule contemporaine, il est vague, ell'acé, et nous pourrions exiger même de nos écoliers plus de propriété et de précision. Pour Moliere, la galanterie de la cour me l'inspire guere mieux, et le français n'est là ni de tradition ni de genie. Toutefois, ce langage, dans la bouche de personnages dont les originaux n'en parlaient pas d'autre, choque moins que dans celle d'un Mithridate, d'un Achille, transformés en doucereux de la cour de Louis XIV.

• C'est là une des cauess de la popularité de La Fontaine, la plus grande popularité littéraire des temps modernes, ce ertainement de notre pays. Unique dans son genre, en France comme en Europe, il n'a point excité de disputes. Tout le monde l'accepte : la multitude, sans raffinements, par le doux et irrésistible empire du vrai, sous l'habit le plus simple; les doctes et les poêtes, parce que ses exemples n'accablent personne. On le met a part: l'idée de disputer à La Fontaine le prix de son art, ou même de se laire compter après lui, n'est venue à personne, pas même aux gens d'esprit qui se sont crus fabulistes. Toutes leurs préfaces demandent pardon d'avoir osé faire des fables aprés La Fontaine. Pour les grands auteurs dramatiques, on n'est pas d'aussi bonne composition: on ne se se rend pas après corneille, Racine, Molière: on a imaginé des theories qui permettent de faire mieux, ou tout au moins de tenter autre closs. cornene, ractine, andrete; on a magnie des incories qui permettent de faire mieux, ou tout au moins de tenter autre chose. La Fontaine n'est d'aucune école; on a essayé d'en faire l'un des péres d'une école française plus libre, et d'une poésie plus naive; mais je n'y veux voir qu'un hommage un peu détourné à cette gloire aimable et chère, entre toutes, à notre pays.

«Il v a de plus grands pours que celui de La Entraine; cellui de l'appendit plus grands pours que celui de La Entraine; cellui de l'appendit plus grands pours que celui de La Entraine; cellui de l'appendit plus grands pours que celui de La Entraine; cellui de l'appendit plus grands pours que celui de La Entraine; cellui de l'appendit plus grands pour grands qu'un control de l'appendit plus grands plus grands plus qu'un cellui de l'appendit plus qu'un cellui de l'appendit plus qu'un cellui de l'appendit plus qu'un cellui qu'un

bommage un peu détourné à cette gloire aimable et chère, entre toutes, à notre pays.

Il y a de plus grands noms que celui de l'a Fontaine; ce sont les noms des fondateurs qui ont créé à la fois un art et une langue. Homère, Danto, Shakspeare, Corneille, ces peres de l'art antique et de l'art moderne, sont de plus grands hommes. Ils ont vu les choses lumaines de plus jaut Ils sont plus admirés, ils sont moins populaires que La Fontaine. La foule sait confusément re qu'elle teur doit; les doctes seuls et les esprits très cultivés vont s'en instruire dans leurs livres. La Fontaine est le lait de nos premières années, le pain de l'homme mûr, le dernier mets substantiel du vieillard. Nons avons bégayé ses fables tout enfants bevenus pères, en les faisant réviter à nos fils, nous nous étonnous dy trouver de graves plaisirs pour notre âge mûr, après y avoir pris un si vif intérêt dans notre enfance. C'est le genie familier de chaque foyer. Il nous fait aimer cette vic, sans nous cacher une seule de ses misères. Il connaît nos plus secrets, nos plus immuables instincts. Il sait ce que nous pouvons porter de joie et de peine. Sans nous rudoyer jamais, il nous avertit; ou s'il nous gourmande, c'est du ton de notre conscience, dont il connaît tous les ménagements pour nous. Il réconcilie chacun aver sa condition. Il n'y a de plus populaire que le livre de la religion. Celui qui n'a que deux ouvrages dans sa maison, a les fables de La Fontaine.

J ai indiqué l'une des causes de cette popularité. Il y en a de plus sensibles nour tout le monde ; le grenre uvême de de la relation.

Dies de la Fontaine.

• J'ai indiqué l'une des causes de cette popularité. Il y en a de plus sensibles pour tout le monde : le genre même de la fable; la forme que La Fontaine lui a donnée, la place qu'il y fait à la description; la perfection de son goût; sa langue; le caractère de sa morale.

§ II

De la fable et de san attrait particulier, — Des fabulistes français aux xm² et xv² siècles, — De la fable dans Esope et dans Phèdre.

 Je ne ferai point de dissertation sur la fable. A regarder ce genre trop en savant, on se jette, comme Lessing, dans des subtilités. La fable, du moins, aurait dù échapper aux

théories. Je ne sais si c'est la tyrannie ou la liberté qui donna naissince à l'apelogue; je me borne à remarquer qu'on a goûté ce genre dans des pays et dans des temps fort divers, et que, de toutes les conventions littéraires qu'on divers, et que, de toutes les conventions literaires qu'on nomme genres, il n'en est aucune dont s'accommode un plus grand nombre d'esprits. Il n'y faut ni savoir, ni pionts de vue particuliers; et si un certain degré de culture est nécessaire pour en goûter toutes les beautes, c'est assez d'avoir l'esprit sain pour s'y plaire. On lit des fables à tous les àges de la vie, et les mêmes fables; et, à chaque âge, elles donnent tout le plaisir qu'on peut tirer d'un ouvrage de l'esprit, et un prolit proportionné.

» Dans l'onfauce, ce n'est pas la morale de la fable qui frappe, ni le rapport du précepte à l'evemple; mais on s'y intéresse aux propriétés des animaux et à la diversité de leurs caractères. Les enfants y reconnaissent les mœurs du chien qu'ils caressent, du chat dont ils abusent, de la souris dont ils ont peur ; toute la basse-cour, où ils se plaisent mieux qu'il école. Pour les animaux fesses : il particule de la mieux qu'il école. Pour les animaux fesses : il particule de la mieux qu'il fesole.

ris dont ils ont peur; toute la basse-cour, où ils se plaisent mieux qu'à l'école. Pour les animaux féroces, ils y retroumieux qu'a l'évole. Pour les animaux féroces, ils y retrouvent ce que leur mere leur en a dit, le loup dont on menace les méchants enfants, le rénard qui rôle autour du poulailler, le lion dont on leur a vanté les mœurs clémentes. Ils s'amusent singulièrement des petits drames dans lesquels figurent ces personnages; ils y prennent parti pour le faible contre le fort, pour le modeste contre le superhe, pour l'innocent contre le coupable. Ils en tirent ainsi une première idée de la justice. Les plusavisés, ceux devant les quels on ne dit rien impunément, vont plus loin : ils savent saisir une première ressemblance entre les caractères des hommes et ceux des animaux; et j'en sais qui ont cru voir telle de ces fables se jouer dans la maison paternelle. L'esprit de comparaison se forme insensiblement dans leurs teutres intelligences. Ils apprennent par le livre à recontene de ces labres se jouer dans la maison paternelle. L'es-prit de comparaison se forme insensiblement dans leurs tendres intelligences. Ils apprennent par le livre à recon-nattre leurs impressions, a se représenter leurs souvenirs. En voyant peint si au vif ce qu'ils ont senti, ils s'exercent à sentir vivement. Ils regardent mieux et avec plus d'inté-rêt. C'est la , pour cet âge, le profit proportionné dont j'ai narilé

parlè.

» Les fables ne sont pas le livre des jeunes gens. Ils préfèrent les illustres seducteurs qui les trompent sur euv-mêmes, et leur persuadent qu'ils peuvent tout ce qu'ils veulent, que leur force est sans bornes et leur vie inepuisable. Ils sont trop superhes pour goûter ce qu'enfants on leur a donné à lire. C'était une lecture de pere de famille, dans le temps des conseils minutieux et rétières, où le fabuliste était complice des réprintandes, et le docteur de la morale de ménage. Mais si, dans et orgueid de la vie, il en est un qui par désœuvrement ou par fatigue de quelque plaisir que son imagination avait grossi, ouvre le livre dédaigné, quelle n est pas sa surprise, en se retrouvant parmi ces animaux auxquels il s'était intéressé enfant, de reconnaître par sa propre réflexion, non plus sur la parole du mâtre

annuaux auxqueis il s'etait intéressé enfant, de reconnaître par sa propre reflexion, non plus sur la parole du maître ou du pere, la ressemblance de leurs aventures avec la vie, et la vérité des feçons que le fabuliste en a tirées!

«Ce temps d'ivresse passé, quand chacun a trouvé enfin la mesure de sa taille, en s'approchant d'un plus grand; de ses forces, en lutant avec un plus fart; de son intelligence, en voyant le prix remporté par un plus habile; quand la maladie, la fatigue lui ont appris qu'il n'y a qu'une mesure de vie; quand il en est arrivé a se défier même de ses esserances; alors revient le fabuliste qui savait tout cels, et perances; alors revient le fabuliste qui savait tout cela, perances; afors revient le fabuliste qui savait tout ceta, e qui le lui dit, et qui le console . non par d'autres illusions mais en lui montrant son mal au vrai, et tout ce qu'or en peut ôter de pointes par la comparaison avec le mal

« Vieillards enfin, arrivés au terme « du long espoir et des vastes pensèes, » le fabuliste nous aide à nous souvenir. Il nous remet notre vie sous les yeuv. Inissant la peine dans le passè, et nous réchauffant par les images du plaisir. Enfensés dans ce petit espace de jours précaires et comptés, quand la vie n'est plus que le dernier combat contre la mort, il nous en rappelle le commencement et nous en cache la fin. Tout nous y plait : la morate qui se confond avec notre propre expérience, de telle sorte que lire le fabuliste, c'est ruminer; l'art dont nous sommes touchés jusqu'à la fin de notre vie, comme d'une vérité supérieure et immortelle; les meurs et les caractères des animaux, auxquels nous prenous le même plaisir qu'étant enfants, soit ressouvenir des imperfections des hommes, soit felfet de cette ressemblance justement remarquée entre la vieillesse et » Vieillards enfin, arrivés au terme « du long espoir et de venir des imperfections des hommes, soit l'effet de cette ressemblance justement remarquée entre la vieillesse et l'enfance. Il est peu de vieillerds qui n'aient qui que animal familier; c'est quelquefois le dernier ami; celui-la, du moins, est comm. Il souffer nos humeurs, et joue avec la nième grâce pour le vieillard que pour l'enfant. Le maître du chien n'a ni âge, ni condition, ni fortune; le faible est pour le chien le seul puissant de ce monde; le vicillard hui est un enfant aux fraiteles couleurs; le panure lui est roi. « Il est vraiqui en attribuant toutes ces propriétés à la fable, nous avons involontairement en vue le genre tel que La Fontaine l'a traité. Cependant Esope, Phedre, ces deux modeles dans l'antiquité, donnent la même sorte de plaisir et de profit, quoique à un degré moindre. La fable, dans toute sa grâce et dans tome son efficacité, est de l'invontion de La Fontaine. »

sa grâce et dan La Fontaine. "

La Fontanie. **
Avions-nous raison de louer M. Nisard? N'est-ce pas dans cette langue, avec ce centiment délicat qu'il faut parler des grands écrivains du grand siècle, et l'Académie française ne doit-elle rien à tant d'esprit et de goût?

Calendrier astrononomique illustré

PRÉAMBULE

Les apparences du ciel étaient pour nos pères l'objet d'une étude constante, et les connaissances astronomiques se trouvaient, il y a trois siècles, relativement plus répaduce qu'elles ne le sont de nosjours. Il y a la un vice facheux de

notre éducation première. Pour n'avoir plus à demander aux astres les serrets de l'avenir, pour mepriser, comme il convient, les chimeres de l'astrologie judiciaire, ce n'est pas une raison d'ignorer complétement ess phénomenes curienx que des lois éternelles déterminent sur la voûte céleste. C'est ce qu'ont fort bien compris nosvoisins les Anglais. Une foule de publications populaires, de l'autre côté du détroit, initient constamment les gens du monde et même les ouvriers, les agriculteurs, dans le Royaume-Lini aux aposecrés. les agriculteurs, dans le Royaume-Uni, estronomiques qui doivent se presenter pendant le cours de

Talmee.

Tel est le but que nous nous proposons de rempfir nous-mêmes, tous les mois, en quelques lignes. Nous ne cher-cherons pas la profondeur, mais la clarté. Des figures qui indiqueront par avance les phénomènes célestes nous fourindiqueront par avance respinenomenes celestes nous fom-niront le moyen d'atteindre notre but. Comme il s'agira des apparences et non des causes, comme nous parlerons plus encore par figures que par chiffres, nous n'aurons pas a craindre de rebuter même les esprits qui sont le plus dis-posés à s'effaroucher de tout appareil de démonstration scientifique. scientifique.

ommençons donc des aujourd'hui par le mois de janvier. Il est inutile de dire que tout est rapporté à l'Observatoire de Paris, pour le temps, l'horizon, etc.

PHÉNOMÈNES DE JANVIER 1849

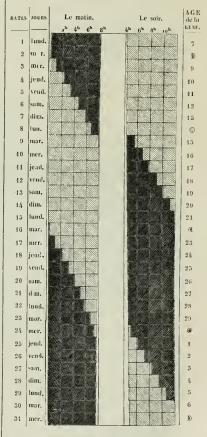
deil — Il sa lève à 7^h 56^m du matin et se couche a 4^k 12^m du soir le 1^{rr} janvier; le 31 il se lève à 7^k 34^m et se couche à 4^k 34^m. Les jours augmentent donc de 44 minutes dans le cours de ce mois.

nutes dans le cours de c'e mois. La plus grande lauteur au-dessus de l'horizon est de 18° 9° 56° le 1° janvier, elle est de 27° 7° 14° le 31. Cette plus grande hauteur est atteinte lorsque l'astre est au milieu de sa course, lorsque son centre est dans le plan du méridien, au midi vrai. Mais le midi mogen, celui que marquent des pendules et des montres bien réglées, a lieu constamment avant le midi vrai pendant tout le mois de janvier. L'avance est de 3° 58° le 1° du mois, et va constamment en augmentant jusqu'au 31°, date à laquelle l'avance s'élève à 13° 36°.

l'avance s'élève à 13^m 56^c.

Lune. — La durée de la lumière que la lune donne pencher, — La unitée de la tunière que la fune donne pen-dant la nuit, ainsi que l'heure de son lever ou de son cou-cher, quand c'est une heure de nuit, sont indiquées, sur la ligure 1, par une notation très expressive pour chacun des

DURÉE DE LA LUMIÈRE DE LA LUME



ours du mois. Le blanc du milieu de la figure répond aux heures du janr. A ganche sont marquées, de minuit a 8° du matin les heures qui précédent le lever du soleil : a droite sont marquées de 4° du sor à minuit les heures qui sui-

vent le coucher de cet astre. Une teinte d'un noir fonce corvent le coucher de cet astre. Une teinte d'un noir foncé cor-respond aux heures où la lune est couchée. La teinte grise, au contraire, indique la présence de la lune au-dessus de l'horizon. Ainsi, par exemple le 20 janvier, on voit, à gau-che de la figure, tout l'espace qui précède un peu la verti-cale de 4º du matin, couvert d'une teinte noire; ensuite la teinte devient grise, et enfin à droite de la figure il n'y a plus que du noir. On en conclut que, le 20 janvier, la lune se leve un peu avant 4º du matin et se couche avant le soloil. soleil

Mercure. — Du 1" au 13, cette plancte sera dans la con-stellation du Sagittaire; du 14 au 28, dans celle du Ca-pricorne; apres le 28, elle sera dans la constellation du Verseau.

Elle se lève le matin, quelques minutes avant le soleil Elle se lève le matin, quetques minutes avant le soieu, dans les trois premièrs jours du mois, et reste cachée dans ses rayons jusque vers le 15. A partir de cette époque, elle sen dégagera peu à peu le soir; le 20 elle se couchera 34°, et le 31 1° 24° après le soleil. Les dernièrs jours du mois seront donc peut-être favorables à l'observation de cette planete, si difficile à voir sons notre ciel brumeux; cependant, au-delà du 26, on pourrait bien être géné par la tunière de la lune. Le 25, la planete sera très pres de la lune, mais notre satellite ne nous présente alors qu'un dismue nessue entierement noir. que presque entierement noir.

 $V\acute{e}nus$, — Vénus sera dans la constellation du Capricorne du 1^{o} au 3; dans celle du Verseau, du 4 au 21; dans celle des Poissons, a partir du 22.

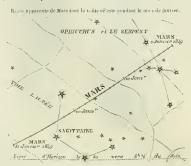
Routes opparentes de Mercure et de Fénus pendant le mois de jauver 1839, et de Neplune pendant l'année entière.



Elle se couchera tons les soirs apres le soleil , et l'intervalle entre les couchers des deux astres ira constanment en augmentant depuis le l'y, où il sera de 32 20º, jusqu'au 31, on il atteindra 4º ½º. Vênus se couche donc à 7º 32º le 1º², et à 8º 55º le 31.

Vênus sera près de la lune le 28, près de Saturne le 29.

Mars. — Il restera dans la constellation d'Ophinchus jusqu'au 16: a partir du 17, il sera dans celle du Sagittaire.



tl soleve le matin un peu avant le soleil : mais l'avance

va constamment en diminuant, quoique d'une manière peu sensible. Elle est de 1^h 44^m le 1^{er}, et de 1^h 44^m le 31. Mars sera près de la lune le 21.

Jupiter — Jupiter est et restera dans la constellation du Lion. Il se lève le soir à 7^h 35^m le 1^{er}, et à 5^h 18^m le 31; il



sera visible pendant toute la nuit. Son mouvement est $r\acute{e}$ -t $rograde_{+}$ c'est-à-dire dirigé de l'est à l'ouest, par rapport aux étoiles durant tout le mois. Le 11 il sera près de la

-11 est dans la constellation des Poissons. Cette planete se couchera le soir après le soleil, et sera visible sur

Route apparente de Saturne sur la voûte céleste pendant l'année 1849.



l'horizon pendant un espace de temps qui tra toujours en diminuant. En effet, se couchant le 1sr à 100 22ss du soir, 6° 10ss après le soleil, le 31 elle se couchera dés 8° 33ss, soi 4° 41s sculement après le soleil. Saturne sera près de la lune le 28 et pres de Vénus le 29.

Uranus. → Il ne quittera pas de l'année la constellation des Poissons. Il se couche à 1^h 2^m le 1^{er} janvier, et à 11^h 3^m

Route apparente d'Uranus sur la voûte céleste pendant l'année 18 . 2.



lo 31–11 sera donc sur l'horizon jusqu'à une heure fort avancée de la soirée. Ou le verra près de la lune le 2 et encore le 29

Neptune - Cette planete ne sera visible que jusqu Neptune. — Cette planète ne sera visible que jusqu'au les rayons du soleil. Mais elle reparattra vers le 15 juin, et sera visible pendant tout le reparattra vers le 15 juin, et sera visible pendant tout le reste de l'année. Elle ne quitera pas la constellation du Verseau. Il est inutile de dire, sans doute, qu'elle ne s'est, pas prétée aux plaisanteries dont elle a été l'objet, et que, écouverte par suite de l'admirable travail de M. Leverrier, elle s'est fort peu écartée de la route que ce savant lui avait assignée.

Sutellites de Jupiter. - Les observations des éclipses de Satetitis de Jupitér, — Les observations des échipses de ces satellites pourront être nombreuses pendant le cours du mois. Il y aura 8 immersions du premier satellite, 3 du s-cond et 2 du troisieme. Les émersions seront au nombre de 4, savoir : 3 pour le troisieme et une seule pour le quatrieme Les instants précis de ces phénomenes sont indiqués dan-les petits tableaux ci-après :

4 44h 44m 46° soir° 4 6h 39m 45° mat. 8 9 4h 8m 7° mat. 116 3h 4m 32° mat. 2	8 11h 42 m 41° soir. 16 2h 49 m 8° mat.	Heures, 10 7b 55 = 40° soir. 17 11b 53 = 50° soir. 25 3b 52 = 22° mat
6h 39 m 45 mat, 8 9 4h 8 m 7 mat, 1 16 3h 4 m 32 mat, 2	8 11h 42 m 41° soir. 16 2h 49 m 8° mat.	17 11h 53m 50' soir 25 3h 52m 22' mat
23 4h 55 m 5 mat. 24 1th 23 m 29 soir. 30 6h 48 m 45 mat.	26 66 43 = 33° soir. INNERSION DU 3° SATELLITE. Lieures. 25 86 20 = 22° soir. 47 06 48 = 51° mat.	EMERSION DU A* SATELLITE. EMERSION DE A* SATELLITE. 14 8h 58= 51* soir

Occultations d'étoiles. — Même en ne comptant pas les occultations d'étoiles au-dessous de la sixième grandeur, il y aura un assez grand nombre de ces phénomènes qui seront visibles à Paris pendant le mois de janvier. Ainsi, le 3. l'étoile 653º de la Baleine disparait et reparait à une heure dintervalle; le 5, ce sont les étoiles 547, 779º et 788º du Taureau; le 6, les étoiles 111 et 115 de la même constellation; le 15 enfin, la trente-huitieme de la Vierge L'immersion de cette dernière aura lieu à minuit 11º et l'émersion à 1º 76º du matin sion à 1^h 76^m du matin

ROUTES APPARENTES DES PLANÈTES.

ROLTES APPARENTES DES PLANÉTES.

Elles sont indiquées sur nos figures 2, 3, 4, 5 et 6 d'une manière qui nous dispense de toute explication. Les noms des planètes, les dates de leurs positions, les constellations, leurs limites, leurs principales étoiles reliées entre elles par la méthode des alignements sont autant de reperes qui serviront à suivre et même à tronver les planètes sur la voûte céleste. La ligne d'horizon n'est pas marquee sur les figures 4, 5 et 6, parce qu'elle aurait été placée très has au-dessous de la partie récllement utile. Mais ces figures n'en sont pas moins orientese par rapport à la ligne d'horizon prise le 20 du mois à 10 h. du soir par Jupiter, le 30 à 5 h. 1/2 du soir par Saturne, et le 20 à 6 h. du soir par Uranus







EXPLICATION DU DERNIER REBUS

Le mariage est souvent une sottise faite à deux, puis une galère à trois et plus.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richeheu n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier et C, on pres des directeurs de poste ordre Messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et descorrespondances de l'agence d'abonnement PAULIN

PARIS. - IMPRIMENTE DE COSSON, RUE DE FOUR-SAINT-GERAMN, 43